

HALIFAX
(1842)

ALEXANDRE DUMAS

Halifax
comédie en trois actes et un prologue

Variétés. – 30 novembre 1842.

LE JOYEUX ROGER
2014

ISBN : 978-2-923981-86-4

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

PROLOGUE

Une taverne. Porte au fond, portes latérales, plusieurs tables.

Scène première

Samuel, deux ou trois garçons, puis une femme de chambre.

SAMUEL

Allons, mes enfants, dans un quart d'heure, nos pratiques seront ici ; préparez les tables, et que les habitués n'aient pas même la peine de demander. Ici, Thomas Dickson : un pot d'ale et la *Gazette de Hollande* ; ici, John Burleigh et Charles Smith : une bouteille de porter et un jeu de cartes ; là, le seigneur Halifax : une bouteille de claret, des cornets et des dés. Que chacun trouve, en arrivant, ce qui lui convient ; c'est le moyen qu'on y revienne. (À la femme de chambre, qui entre.) Ah ! ah ! qu'est-ce que cela ?

LA FEMME DE CHAMBRE

Le thé qu'a demandé cette jeune demoiselle arrivée il y a une heure, et qui attend le révérend M. Sampton.

SAMUEL

C'est juste. Demande-lui si elle passe la nuit ici ou si elle compte toujours repartir ce soir. Va.

UN GARÇON

Voilà ! tout est prêt comme vous l'avez dit.

SAMUEL

C'est bien. Alors, une bouteille de bière au conducteur, et une botte de foin et un picotin d'avoine au cheval.

LE GARÇON

On y va.

(Il sort.)

SAMUEL, à la femme de chambre, qui vient de rentrer
Eh bien, part-elle ou reste-t-elle ?

LA FEMME DE CHAMBRE

Elle part aussitôt qu'elle aura vu M. Sampton.

(Elle sort, ainsi que les garçons.)

Scène II
Samuel, seul.

Ah ! ah ! voilà qui est singulier !... une jeune fille qui voyage seule avec un conducteur de voiture... qui arrive à six heures du soir et qui veut repartir à huit... qui ne dit pas son nom... Ah ! pour cela, il est vrai que je ne le lui ai pas demandé ; mais... Ah ! ah ! voici autre chose !...

Scène III
Samuel, lord Dudley.

DUDLEY, enveloppé d'un manteau
et les bottes couvertes de poussière

Eh ! l'ami, est-ce toi le maître de cette auberge ?

SAMUEL

Oui, Excellence, pour vous servir.

DUDLEY

Alors, écoute-moi, et viens ici.

SAMUEL

J'écoute.

DUDLEY

Une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, avec des yeux noirs, des cheveux noirs, belle à ravir, voyageant seule dans une voiture avec une espèce de paysan, n'est-elle point descendue ici ?

SAMUEL

À l'instant même.

DUDLEY

Où est-elle logée ?

SAMUEL

Là.

DUDLEY, montrant la porte du fond à droite

Puis-je avoir cette chambre ?

SAMUEL

Elle est occupée depuis quatre jours par un jeune seigneur.

DUDLEY

Voudrait-il me la céder ?

SAMUEL

J'en doute, attendu que c'est une fort mauvaise tête.

DUDLEY

Mais peux-tu m'en donner une autre ?

SAMUEL, montrant la porte du fond

Je puis vous en donner une à l'extérieur.

DUDLEY

Je m'en contenterai. Tiens, voici les arrhes.

(Il lui donne deux guinées.)

SAMUEL

Deux guinées ! Merci, monseigneur. Si monseigneur a besoin de quelque chose, il n'a qu'à commander. Monseigneur peut compter sur moi.

DUDLEY

Que cette chambre soit prête le plus tôt possible, voilà tout.

SAMUEL

C'est bien, monseigneur : je vais veiller moi-même à ce que monseigneur soit obéi.

DUDLEY

Va.

Scène IV

Lord Dudley, seul.

Ah ! cette fois, je vous tiens, je l'espère, ma belle inconnue, et vous ne me glisserez pas entre les doigts comme vous l'avez déjà fait deux fois. Ah ! ma belle enfant, vous voyagez seule, comme une Angélique ou comme une Herminie, et vous voulez faire la prude ! C'était bon du temps de Cromwell, cela ; mais, depuis que notre bon roi Charles II est remonté sur le trône, ces vertus-là ne sont plus de mise... Qu'est-ce que cela ? Tous les manants de l'endroit probablement.

Scène V

Lord Dudley, les habitués, puis Halifax.

LES HABITUÉS

Samuel, des cartes !... Samuel, de la bière !... Samuel, des échecs !

HALIFAX, entrant

Samuel, du vin !... Ah ! ah ! nous avons joyeuse compagnie. Malheureusement, il n'y a ici que des manants. Décidément, l'hôtellerie de maître Samuel est fort mal composée ; je partirai demain. Ah ! cela du moins ressemble à une figure humaine !

(Il va s'asseoir à la table de Dudley.)

DUDLEY, levant la tête

Pardon, monsieur : mais puis-je savoir à quoi je dois l'honneur que vous voulez bien me faire en prenant place à cette table ?

HALIFAX

Voici la chose, mon gentilhomme. Je suis en course dans ce canton pour affaire secrète et d'importance. Il y a trois ou quatre jours que j'habite cet hôtel. Je viens d'entrer dans cette salle avec l'intention d'y tuer le temps ; j'en ai fait le tour, en regardant si j'y trouverais un visage à qui parler : des faces de croquants, voilà tout. Enfin, j'ai avisé dans un coin un personnage qui sent son gentilhomme d'une lieue, et je suis venu m'asseoir pour vous dire : « Eh bien, mais, puisque nous sommes à peu près les seules gens comme il faut qu'il y ait ici, faisons donc quelque chose. Causons, buvons, ou jouons. »

DUDLEY

Diable ! vous êtes de liaison facile, à ce qu'il paraît.

HALIFAX

Que voulez-vous ! quand on s'ennuie au fond d'une misérable province et qu'on a l'habitude de fréquenter la meilleure société de Londres ; quand on se trouve en contact avec de pareilles gens, après avoir eu des rapports journaliers avec les Campbell, les Bolingbroke, les Dumbar...

DUDLEY

Les Dumbar ! Connaîtriez-vous sir John Dumbar ?

HALIFAX

Ah ! ah ! vous le connaissez donc vous-même ?

DUDLEY

Si je le connais ! c'est mon intime ami.

HALIFAX

C'est aussi le mien, et même le meilleur, le plus utile de mes amis. Entre nous, c'est un échange perpétuel de bons procédés. Toute sa vie se passe, ce cher sir John, à me demander des services, et toute ma vie se passe, moi, à les lui rendre. (À part.) Il est vrai qu'il me les paye.

DUDLEY

Ah ! vous êtes son ami ?...

HALIFAX

Mon Dieu, oui... quand je suis à Londres, il n'y a pas de jour que nous ne nous voyions.

DUDLEY

Alors, à la santé de sir John Dumbar.

HALIFAX

À sa santé, et que Dieu lui conserve son rang, ses faveurs et sa fortune... sa fortune surtout. Maintenant, mon gentilhomme, que nous avons causé, que nous avons bu, si nous jouissions un peu... Qu'est-ce que vous en dites ? Voilà justement là des dés et des cornets qui s'ennuient à mourir.

DUDLEY

Volontiers. Que jouons-nous ?

HALIFAX

Oh ! quelques guinées, voilà tout.

DUDLEY

Cela va. Aussi bien faut-il que j'attende ici.

HALIFAX

Alors, cela se rencontre à merveille.

DUDLEY

Voici mon enjeu.

HALIFAX

HALIFAX

Et moi, voici le mien.

DUDLEY, secouant les dés

Vous avez raison, et vous devez cruellement vous ennuyer au fond de cette province. (Jetant les dés.) Sept.

HALIFAX

Si je m'y ennuie ? Je le crois mordieu bien, que je m'y ennuie ! Heureusement, il y a une chose qui me distrait. (Jetant les dés.) Huit.

(Il prend l'argent et laisse un second enjeu.)

DUDLEY, mettant à son tour son enjeu

Laquelle ?

HALIFAX

Les gens de ce canton ne sont pas spirituels, c'est vrai ; mais, en revanche, ils sont horriblement bretteux... Vous comprenez, cela frise l'Écosse, et tous ces diables de gentilshommes des Highlands ont une tête...

DUDLEY

De sorte que vous avez des querelles, et cela vous occupe. (Il secoue les dés.) Cinq.

HALIFAX

Oui, j'en ai ordinairement une par jour ; cependant, je dois dire que cette bonne occasion m'a manqué hier et aujourd'hui ; je suis en retard, comme vous voyez. Heureusement qu'aujourd'hui n'est pas encore passé. (Amenant les dés.) Huit.

(Il prend l'enjeu.)

DUDLEY

Et vous vous tirez toujours sain et sauf de ces petites rencontres ?

HALIFAX

Oui, à quelque égratignure près.

DUDLEY

C'est du bonheur. (Amenant les dés.) Neuf.

HALIFAX

Non ; c'est de l'adresse. J'ai beaucoup voyagé, et, en Italie, un

vieux professeur d'escrime m'a indiqué une petite botte florentine infailible... Onze.

DUDLEY

Ah ! ah ! et où avez-vous appris le lansquenet ?

HALIFAX

En France, cela ; je l'ai joué cinq ou six fois avec le chevalier de Grammont, qui était de première force.

DUDLEY

Oui... Dix.

HALIFAX

Ah ! vive-Dieu ! parlez-moi de la France... Voilà un agréable pays !... beau ciel, belles femmes et beaux joueurs... Douze.

DUDLEY

Pardon.

HALIFAX

Douze, voyez.

DUDLEY

Oui, je vois bien... Vous devez être malheureux en amour, monsieur.

HALIFAX

Pourquoi cela ?

DUDLEY

Parce que vous avez du bonheur au jeu.

HALIFAX

Peuh !...

DUDLEY

Neuf.

HALIFAX

Dix.

DUDLEY

Je vous demande bien pardon, monsieur, mais il me semble que vous trichez.

HALIFAX

C'est peut-être vrai, monsieur... (Il prend les dés et les lui jette à la figure.) Mais je n'aime pas qu'on me le dise.

DUDLEY, se levant

Monsieur !

HALIFAX

Quand je vous disais que nous n'étions pas à la fin de la journée, et que j'attraperais mon duel !

DUDLEY

Oui, monsieur, oui, vous le tenez, soyez tranquille, et vous le tenez bien ; il ne vous échappera pas, je vous en réponds !

HALIFAX, portant la main à son épée

À vos ordres, mon gentilhomme.

DUDLEY

Non pas, s'il vous plaît ! vous aurez votre duel, mais avec une variante... Je me défie de la botte florentine.

HALIFAX

À défaut de celle-là, j'en ai d'autres à votre service ; qu'à cela ne tienne, monsieur.

DUDLEY

Pardon ; pour cette fois, nous laisserons reposer votre épée ; elle doit être fatiguée du service qu'elle a fait depuis quinze jours, et nous nous battons...

HALIFAX

À quoi ?

DUDLEY

Au pistolet, si vous le voulez bien.

HALIFAX

Moi, je veux tout ce qu'on veut.

DUDLEY

Oui, vous êtes beau joueur, je sais cela. Samuel, allez chercher les pistolets que vous trouverez dans la voiture.

SAMUEL

Mais, monseigneur...

DUDLEY

Allez... Il y en a justement un de chargé et l'autre qui ne l'est pas.

HALIFAX

Tiens, comme cela se trouve !

DUDLEY

Nous marcherons l'un sur l'autre.

HALIFAX

Et nous tirerons à volonté ; cela me va.

DUDLEY

Seulement, je vous préviens que la balle n'est pas pipée.

SAMUEL

Voici les pistolets demandés, monseigneur.

DUDLEY

Merci. Maintenant, monsieur, si vous voulez me suivre...

HALIFAX

Où cela ?

DUDLEY

Dehors... dans la cour, dans le jardin.

HALIFAX

Vous êtes fou, mon cher ! il fait nuit comme dans un four... Pour nous éborgner, non, ma foi ! je tiens à ma figure, moi !... Et puis il pleut à verse, et cela empêcherait vos amorces de brûler ; sans compter que cela souillerait nos pourpoints.

Scène VI

Les mêmes, Samuel.

DUDLEY

Eh bien, où nous battons-nous, alors ?

HALIFAX

Mais ici, si vous voulez ; il y fait chaud, on y est à couvert, on y voit comme en plein jour : nous serons à merveille, et nous aurons des témoins qui pourront attester que tout s'est passé dans les règles.

DUDLEY

Soit.

SAMUEL

Comment ! dans cet appartement ? vous voulez vous battre

dans cet appartement ?

HALIFAX

Dites donc, il appelle cela un appartement, lui... Sois tranquille, mon brave homme : si l'on te casse tes glaces, tu les mettras sur la carte, et on te les payera.

SAMUEL

Mais je ne puis pas permettre...

DUDLEY, fouillant à sa poche

Tu permettras tout ce qui nous plaira.

SAMUEL

Mais je ne dois pas souffrir...

HALIFAX, fouillant à sa poche

Tu souffriras tout ce qui nous sera agréable.

DUDLEY et HALIFAX, donnant à Samuel chacun
une pièce d'or, qu'il reçoit de chaque main

Tiens !

SAMUEL

Allons, vous faites de moi ce que vous voulez.

DUDLEY

Arrière, messieurs ! (Tous les habitués se reculent jusqu'au fond du théâtre. Dudley, présentant les pistolets par la crosse à Halifax.)
Maintenant, si vous voulez bien choisir...

HALIFAX

C'est fait, monsieur. Ah ! ah ! vous avez là de jolies armes. Si jamais vous aviez l'idée de vous en défaire, pensez à moi, je vous prie ; je suis amateur.

DUDLEY, qui s'est reculé jusqu'à l'avant-scène à droite

Je vous attends, monsieur.

HALIFAX

Pardon, je suis à vous. (Il recule jusqu'à l'angle le plus éloigné à gauche du spectateur ; puis, au milieu du plus profond silence, les deux adversaires marchent l'un sur l'autre ; après avoir fait le tiers du chemin, Dudley tire, son pistolet rate.) Ah ! il paraît que j'ai pris le bon. (Il continue de s'avancer vers Dudley, lui pose le pistolet sur la poitrine, puis, levant tout à coup le pistolet.) Deux mots, s'il vous plaît, mon

gentilhomme.

DUDLEY

Voyons, dites vite et finissons-en.

HALIFAX

En se pressant, on fait mal les choses. Croyez-en le proverbe italien : *Che va piano, va sano*. Venez ici et causons.

SAMUEL, s'approchant

Eh bien, qu'y a-t-il donc ?

HALIFAX

Mon brave homme, laissez-nous tranquilles, je vous prie ; nous parlons d'affaires.

SAMUEL, s'éloignant

Ah !

HALIFAX, à Dudley

Monsieur, mon avis est que la balle qui est dans ce pistolet vaut deux cents livres sterling, et même qu'à ce prix elle n'est pas chère.

DUDLEY

Que voulez-vous dire ?

HALIFAX

Je veux dire que la balle qui est dans ce pistolet est à vendre, que j'en demande deux cents livres sterling, et que je prétends que ce n'est pas trop cher.

DUDLEY

Ah ! je comprends.

HALIFAX

Eh bien, que dites-vous du prix ?

DUDLEY

Je dis que, si votre opinion est qu'elle les vaut, ce n'est pas à moi à vous contredire.

HALIFAX

Ainsi donc, pour deux cents livres sterling... ?

DUDLEY

Je la prends, monsieur ; suivez-moi, je vais vous les compter.

HALIFAX, à part

J'aurais dû lui demander cinq cents guinées... J'ai été trop grand.

DUDLEY, à part

Eh bien, voilà un effronté coquin !... mais au moins il est brave. (Haut.) Venez, monsieur, venez.

(Ils sortent.)

LES HABITUÉS

Et nous, suivons-les ; bien heureux que la chose se soit passée ainsi.

(Ils sortent à leur tour.)

SAMUEL

Que diable ont-ils pu se dire tout bas ?... et qu'est-ce que cela signifie ?... Ils marchent l'un sur l'autre pour s'égorger, et ils s'en vont en se tenant par dessous le bras... Enfin !... Ah ! c'est vous, monsieur Sampton.

Scène VII

Samuel, Sampton.

SAMPTON

Oui, mon ami... oui, c'est moi... N'avez-vous pas chez vous... ?

SAMUEL

Je sais ce que vous cherchez... Une jeune fille, n'est-ce pas ?... dix-sept ou dix-huit ans ?

SAMPTON

C'est cela.

SAMUEL

Arrivée il y a vingt minutes ?

SAMPTON

C'est cela.

SAMUEL

Et qui repart dans une heure ?

SAMPTON

C'est cela.

SAMUEL

Eh bien, je vais la faire prévenir que vous êtes ici.

SAMPTON

J'attends.

SAMUEL

Mary, prévenez la jeune demoiselle que M. Sampton attend son bon plaisir, et demandez-lui si elle le recevra dans sa chambre ou si elle passera ici.

LA FEMME DE CHAMBRE

J'y vais, monsieur.

SAMUEL

Dites donc, monsieur Sampton, savez-vous que, si l'on avait une mauvaise langue, on ferait de drôles de conjectures sur une jeune fille de dix-huit ans qui voyage comme cela toute seule ?

SAMPTON

Et l'on aurait tort, mon cher Samuel ; car elle se rend à l'invitation que je lui ai faite moi-même.

SAMUEL

Alors, vous la connaissez donc ?

SAMPTON

Je ne la connais pas ; mais j'ai connu sa mère, et sa mère, en mourant, m'a chargé de lui remettre un collier auquel est attaché un secret de famille.

SAMUEL

Ah !... vraiment... Et ce secret ?...

SAMPTON

Mon cher Samuel, j'ai dit tout ce que je pouvais dire ; ne m'en demandez pas davantage ; d'abord je ne sais rien de plus.

LA FEMME DE CHAMBRE, rentrant

La jeune demoiselle attend M. Sampton.

SAMPTON, passant dans la chambre

C'est bien... Merci.

(Il sort.)

Scène VIII
Samuel, seul.

Oh ! il n'en sait pas davantage... il n'en sait pas davantage...
Cela lui plaît à dire, et je suis bien certain que, s'il voulait parler...

Scène IX
Samuel, Dudley.

DUDLEY, entrant et lui frappant sur l'épaule
Mon cher hôte...

SAMUEL

Ah ! pardon, milord.

DUDLEY

Êtes-vous seul ?

SAMUEL

Oui, pour le moment.

DUDLEY

Comment, pour le moment ?... Vous attendez donc quelqu'un ici ?...

SAMUEL

J'attends le révérend père Sampton, qui est entré chez notre jeune voyageuse, et qui va en sortir.

DUDLEY

Bien... Voulez-vous gagner vingt livres sterling ?

SAMUEL

Ça ne se refuse pas.

DUDLEY

Eh bien, sortez avec lui, et, quelque bruit que vous entendiez, ne vous dérangez pas.

SAMUEL

Mais, milord, quelle est votre intention ?

DUDLEY

Oh ! vous êtes trop curieux, mon cher Samuel... Tenez, voici vos vingt livres sterling, ou à peu près... Vous vous amusez à

les compter pendant que je resterai ici... Cela vous occupera.

SAMUEL

Milord, je suis reconnaissant...

DUDLEY

C'est bien... et moi aussi... Silence !

SAMUEL, à Sampton, qui sort

Eh bien, monsieur Sampton, avez-vous accompli votre mission ?

SAMPTON

Oui, mon cher Samuel, et notre jeune demoiselle vous prie de faire mettre le cheval à la voiture, et de faire prévenir le conducteur de se tenir prêt à partir.

SAMUEL

C'est bien, monsieur Sampton ; je vais sortir avec vous pour exécuter ses ordres.

(Ils sortent.)

Scène X

Dudley, seul.

Partir ?... Oh ! pas encore, ma belle enfant ! pas encore, s'il vous plaît... Ma foi, ce maraud avait raison : ma vie, estimée à deux cents livres sterling, ce n'était pas cher, et j'en donnerais volontiers le double pour que cette charmante enfant consentît à m'aimer... Allons... on n'entend plus le moindre bruit... (Il éteint la lumière, la scène reste dans l'obscurité.) Entrons. (Ouvrant la porte.) Pardon, ma belle enfant ! pardon !

(Il entre.)

Scène XI

Dudley, Anna, puis Halifax.

ANNA, dans la coulisse

Au secours ! à l'aide ! à moi !

DUDLEY

Ah ! vous pouvez crier tant qu'il vous fera plaisir, ma Lucrece... Personne ne viendra.

HALIFAX, entrant par la porte de la chambre
 Vous vous trompez, milord !

DUDLEY, lâchant Anna et se retournant
 Hein ?

(Anna se sauve ; mais, en se sauvant,
 elle laisse tomber son collier.)

HALIFAX

Pardon, pardon, mon enfant, vous laissez tomber quelque chose... Halte-là, milord !... Mademoiselle ! Eh !... ma foi, elle est loin !

Scène XII

Dudley, Halifax.

DUDLEY

Laissez-moi passer, monsieur.

HALIFAX

Pour quoi faire ? pour courir après elle ?... Non, non... non pas, s'il vous plaît... Fi donc ! monseigneur, faire violence à une femme sans protection, sans défense !... Ah ! ce n'est pas d'un gentilhomme !

DUDLEY

Comment, misérable, c'est toi qui oses me faire de la morale ?

HALIFAX

Et il y a plus, milord, je vous forcerai de la mettre en action ! Oh ! je sais ce que je suis... Je joue peut-être un peu adroitement ; mais vous savez bien que cela est reçu, par le temps qui court... D'ailleurs, je suis beau joueur, vous en conviendrez... Enfin, j'ai tous les défauts que vous voudrez ; mais je n'ai pas celui d'être un lâche, et je vous le dis : c'est une lâcheté que d'abuser de la faiblesse d'une femme.

DUDLEY

Allons, allons, assez, drôle ! et laisse-moi passer !...

HALIFAX

Je vous ai dit que vous ne passeriez pas.

DUDLEY

Mais tu ne sais donc pas à qui tu parles ?

HALIFAX

Cela m'est pardieu bien égal !

DUDLEY

Je suis lord Dudley, pair d'Angleterre !... et je t'ordonne de me laisser passer.

HALIFAX

Eh bien, moi, je suis Halifax, intendant de sir John Dumbar, et je vous dis que vous ne passerez pas !

DUDLEY, tirant son épée

Eh bien donc, puisque tu m'y forces...

HALIFAX

Je n'avais pas eu de duel hier, cela fait mon second d'aujourd'hui ; la balance est rétablie... En garde, monseigneur, et tenez-vous bien !

ACTE PREMIER

Le jardin de l'hôtellerie de la Rose blanche.

Scène première

Tom Rick, un facteur.

On sonne à la porte.

TOM RICK, allant ouvrir

On y va, on y va... Ah ! c'est vous, facteur ? Qu'est-ce que vous apportez ?

LE FACTEUR

Une lettre !

TOM RICK

Pour moi ?

LE FACTEUR

Non, pour mademoiselle Anna.

TOM RICK

Elle n'est pas ici, elle est à la messe avec sa sœur, miss Jenny... Mais c'est égal, donnez toujours, je la lui remettrai.

LE FACTEUR

Tenez !

TOM RICK

Vous doit-on quelque chose ?

LE FACTEUR

Un schelling, elle vient de Londres.

TOM RICK

Elle vient de Londres ! comment, cette lettre-là vient de Londres ?... Voilà votre schelling... De Londres !

LE FACTEUR

Directement... Dites donc, Tom, est-ce que vous connaissez, chez lord Clarendon, au château qui est à un mille d'ici, un certain sir John Dumbar ?

TOM RICK

Ah ! oui, un vieux marquis, un vieux comte, un vieux baron : il y est depuis quatre jours.

LE FACTEUR

Ah ! c'est que voilà une lettre qui court après lui, et qui peut se vanter d'avoir fait du chemin : elle vient d'Écosse... Elle a été à Londres, et, de Londres, elle revient ici ; heureusement qu'il y a *pressé* dessus.

TOM RICK

Comment ! elle vient de Londres aussi, celle-là ?

LE FACTEUR

Oh ! mon Dieu, oui !... Ainsi, je trouverai sir John Dumbar au château de lord Clarendon, vous en êtes sûr ?

TOM RICK

Tiens, si j'en suis sûr, je l'y ai vu encore ce matin.

LE FACTEUR

En ce cas, j'y vais !

Scène II

Tom Rick, puis Anna et Jenny.

TOM RICK

Quand on pense que voilà une lettre qui n'est qu'un simple morceau de papier plié en quatre, et qui vient de Londres, tandis que, moi, depuis cinq ans que je dessèche d'envie d'y aller, à Londres, je n'en peux pas venir à bout !... Oh ! mais j'irai un jour, à Londres... Il n'y a que soixante milles d'ici à Londres, et, avec une paire de jambes comme celles-là... mais, entre deux soleils, j'y serai, à Londres !

(Anna et Jenny entrent. Anna donne son livre et sa mante à Jenny, qui les porte dans l'intérieur de l'hôtel, tandis qu'elle s'approche de Tom Rick.)

ANNA

Et que feras-tu à Londres, imbécile ?

TOM RICK

Ce que j'y ferai, miss Anna ? ce que j'y ferai ? Ma fortune... D'ailleurs, c'est comme cela, les jolis garçons font toujours fortune à Londres. Tenez, Jack... Vous vous le rappelez bien, Jack ?

ANNA

Non.

TOM RICK

C'est possible, attendu qu'il avait quitté le pays avant que vous y vinssiez... Eh bien, Jack, il n'était pas si joli garçon que moi, il s'en faut !... D'abord, il avait trois pouces de plus, et puis des cheveux noirs, ce qui est fort laid.

ANNA

Merci !

TOM RICK

Pour un homme... C'est fort joli pour une femme ; et puis un petit nez, ce qui est fort laid encore, et puis, avec tout cela, mal bâti, des épaules larges comme ça... une taille mince comme ça... des petites mains, des petits pieds ! peuh !... Eh bien, ça n'empêche pas qu'il a tourné la tête à une duchesse.

ANNA

Niais !...

TOM RICK

Niais tant que vous voudrez, mais c'est la vérité pure, la vérité du bon Dieu. Il était dans le parc Saint-James ; une duchesse passait dans sa voiture... Elle l'a regardé du coin de l'œil, elle s'est informée où il demeurait, elle lui a envoyé sa femme de chambre... oui, oui, oui, sa femme de chambre, qui lui avait dit de venir le lendemain, qui l'a fait entrer par une petite porte, qui l'a introduit près de sa maîtresse, et, après qu'ils ont eu causé un instant en tête-à-tête comme nous causons là, la duchesse lui a dit : « Mon ami, tu me conviens » ; et elle l'a logé dans le même hôtel qu'elle, elle lui a donné un bel habit galonné, et elle l'a fait monter derrière sa voiture !... Ah !

ANNA

C'est-à-dire qu'elle l'a pris pour son domestique.

TOM RICK

Pour son domestique, fi donc ! pour son laquais, entendez-vous ?... Oh ! Dieu ! oh ! Dieu ! quand donc pourrai-je aller à Londres ?... Ah ! tiens, tiens, cela me fait penser que voilà une

lettre pour vous qui en vient, de Londres.

ANNA

Une lettre pour moi ?

TOM RICK

Ah ! mon Dieu, oui ; c'est un schelling que vous devez.

ANNA

Oh ! c'est d'Arthur !

TOM RICK

Plaît-il ?...

ANNA

Rien.

TOM RICK

C'est que vous avez dit comme ça : « Oh ! c'est d'Arthur ! »

ANNA

C'est bon ; va-t'en à tes affaires.

TOM RICK, à Jenny, qui se rapproche

Dites donc, elle a reçu une lettre de M. Arthur.

JENNY

Vraiment ?...

ANNA, à Jenny

Oui.

JENNY

Eh bien, son oncle ?...

ANNA

Il ne l'a pas trouvé ; mais, enfin, il a appris qu'il était ici, chez lord Clarendon.

JENNY

Oh ! mon Dieu, est-ce que ce serait ce vieux sir John qui me tourmente tant ?

TOM RICK

Sir John Dumbar, c'est bien cela ; je lui ai demandé ce matin s'il voulait m'emmener à Londres.

JENNY

Et a-t-il quelque espoir ?

ANNA

Oui ; il me dit qu'il vient de mener à bien plusieurs affaires qui intéressent sa famille, et que, malgré l'antipathie incroyable que son oncle s'acharne à conserver contre lui, il espère le fléchir ; aussi, il ajoute qu'il part en même temps que sa lettre pour lui tout avouer, et qu'il sera aussitôt qu'elle ici.

JENNY

Ainsi, il va venir ?

ANNA

Oui ; mais surtout, ma bonne Jenny, qu'il ne sache rien de cette horrible aventure de l'hôtellerie de Stilton !

JENNY

Sois tranquille, rien ne troublera votre bonheur ; c'est si bon de revoir les gens qu'on aime !

(Elle soupire.)

TOM RICK, à demi-voix et d'un air fin

Cœur qui soupire

N'a pas ce qu'il désire.

JENNY, tressaillant

Que voulez-vous dire, Tom Rick ?

TOM RICK

C'est bon, je m'entends !... c'est tout ce qu'il faut.

ANNA

Allez à votre besogne, Tom Rick.

TOM RICK

Tiens, c'est aujourd'hui dimanche : je n'en ai pas, de besogne ; je me croise les bras.

ANNA

Eh bien, alors, tenez-vous assez loin de nous pour ne pas entendre ce que nous disons.

TOM RICK

Oh ! vos secrets, vos secrets !... on les sait... Vous aimez M. Arthur, quoi ! et mademoiselle Jenny aime un inconnu ; les voilà, vos secrets.

JENNY, d'un ton sévère

Tom Rick !

TOM RICK

Oui, mademoiselle, oui, mademoiselle, je m'en vais. Je n'ai pas dit cela pour vous fâcher, mademoiselle Jenny ; mais c'est mademoiselle Anna qui m'appelle toujours imbécile, au lieu de m'appeler par mon nom de baptême, Tom, ou par mon nom de famille, Rick ; mais, du moment que vous me priez de m'en aller, mademoiselle Jenny, je m'en vais !... (Il s'approche de la porte.) Je m'en vais !... Tiens, M. Arthur !... Oh ! il arrive à cheval au grand galop ! (Sortant.) Bonjour, monsieur Arthur, bonjour !... Attendez, attendez, je vais tenir votre cheval... Là !...

ANNA

Ah ! mon Dieu, c'est lui, Jenny !... Arthur ! mon Arthur !

Scène III

Les mêmes, sir Arthur.

SIR ARTHUR

Anna, chère Anna !... Bonjour, bonne petite Jenny ; vous m'avez donc gardé mon Anna toujours belle, toujours fraîche, toujours jolie ? (À Anna.) Eh bien, je vous l'ai dit, Anna, je n'ai pas vu mon oncle. Vous avez reçu ma lettre, n'est-ce pas ?

ANNA

La voici !

SIR ARTHUR

Mais je n'en espère pas moins qu'il consentira à notre union !... (Bas.) Vous n'avez dit à personne que nous étions mariés ?

ANNA

Pas même à Jenny !

SIR ARTHUR

Bien, bien, chère Anna !

JENNY, les regardant et essuyant une larme

Ô James ! James !

ANNA

Et quand parlerez-vous à votre oncle ?

SIR ARTHUR

Aujourd'hui même ; il est chez lord Clarendon : or, quoique les principes de mon oncle soient tout différents des siens, comme lord Clarendon est tout-puissant, de temps en temps sir John Dumbar vient lui faire sa cour.

TOM RICK

Ah ! à propos de sir John Dumbar, j'oubliais : il m'a dit, ce matin, de vous prévenir qu'il viendrait déjeuner ici à onze heures précises, et, comme il est midi un quart, je crois qu'il n'y a pas de temps à perdre.

JENNY

Tom Rick, va chercher le déjeuner ; moi, je vais m'occuper de mettre le couvert.

SIR ARTHUR

Très-bien alors ; quand mon oncle déjeune, c'est le bon moment pour le prendre ; j'attendrai qu'il soit à table, je me présenterai devant lui.

ANNA

Et moi ?...

JENNY

Toi !... Toi, Anna, occupe-toi d'être heureuse.

ANNA

Heureuse !... Ah ! j'ai bien peur...

JENNY

De quoi ?

ANNA

Que sir John Dumbar ne donne jamais son consentement au mariage de son neveu avec une pauvre petite paysanne.

TOM RICK

Alerte ! alerte ! voilà l'oncle !

SIR ARTHUR

Où cela ?

TOM RICK

Au bout du chemin ; il descend la petite colline ; dans cinq minutes, il sera ici.

SIR ARTHUR

Ne te montre pas.

ANNA

Pourquoi ?

SIR ARTHUR

Mon oncle est un vert galant ; il n'aurait qu'à devenir amoureux de toi.

ANNA

Oh ! il n'y a pas de danger, il a eu meilleur goût que son neveu.

SIR ARTHUR

Comment cela ?

ANNA

C'est à Jenny qu'il fait la cour.

SIR ARTHUR

Vraiment ! qu'elle y prenne garde : pour arriver à ce qu'il désire, sir John est capable de tout.

TOM RICK, qui a regardé à la porte

Il approche !... il approche, le vieux !

JENNY

Éloignez-vous ! Et toi, Tom, vite à la cave, et monte une bouteille du meilleur vin que nous ayons... à gauche en entrant.

TOM RICK

Soyez tranquille ; je sais où il est, le meilleur vin que nous... que vous ayez.

Scène IV

Jenny, puis sir John Dumbar.

JENNY

Anna m'a dit de me défier de sir John Dumbar ; que puis-je avoir à craindre ? Ne suis-je pas sur les terres et sous la protection de lord Clarendon, le ministre de Charles II, l'homme le plus

vertueux de l'Angleterre ?... Et certes lord Clarendon ne permettrait pas...

SIR JOHN, embrassant Jenny

Que je t'embrasse ?... Eh bien, je t'embrasserai sans sa permission, voilà tout.

JENNY

Oh ! monsieur !

SIR JOHN

Eh bien, quoi ! toujours sévère ?... Qu'est-ce que c'est donc que ces principes-là, morbleu ?... C'était bon du temps de l'usurpateur, quand les hommes chantaient vêpres toute la journée, et que les femmes portaient des robes de religieuse ; maintenant qu'on ne chante plus vêpres que de deux à quatre heures, tout le reste du temps il faut bien chanter autre chose, et, du moment que les femmes montrent leur cou et leurs bras, c'est pour qu'on les embrasse, il me semble.

JENNY

Quand mon mari me dira ce que vous me dites là, je trouverai qu'il a parfaitement raison, monseigneur.

SIR JOHN

Petite folle que tu es, de t'enterrer dans une mauvaise hôtellerie de village, quand je t'offre un hôtel dans le plus beau quartier de Londres ; mais tu détestes donc la capitale, petite sauvage ?

JENNY

Non, je serais enchantée de voir Londres, au contraire, et, si jamais je me marie et que mon mari veuille m'y conduire, je l'y suivrai avec le plus grand plaisir.

SIR JOHN

Et, en attendant, nous préférons les robes de toile aux robes de soie, les fleurs aux diamants ; en attendant, nous trottons à pied quand nous pourrions nous faire traîner dans une belle voiture ! Je croyais qu'il n'y avait plus que mon coquin de neveu qui fût puritain dans toute l'Angleterre.... Hein ! nous méprisons donc

les robes de soie ?... nous méprisons donc les diamants ?... nous méprisons donc les voitures ?

JENNY

Au contraire, monseigneur, et, quand ce sera un mari qui m'offrira toutes ces belles choses, j'avoue que je les accepterai avec le plus grand plaisir.

SIR JOHN

Un mari ! toujours un mari !... Ces petites filles n'ont que ce mot-là à la bouche... Vous croyez donc que c'est bien amusant, un mari ?... Non, non ; ce qu'il te faut, à toi, petite, c'est un amant riche, magnifique, qui fasse de toi la femme la plus élégante de l'Angleterre, comme tu en es déjà la plus jolie.

JENNY, se reculant, faisant la révérence,
et lui montrant la table

Vous êtes servi, monseigneur.

(Elle sort.)

SIR JOHN

Où diable la vertu va-t-elle se nicher !

(Il s'assied à la table.)

TOM RICK, entrant

Monseigneur, voilà du vin dont vous me direz des nouvelles ; de plus, voilà une lettre qui a fait un petit peu de chemin : elle vient d'Écosse, elle a été à Londres, elle est revenue de Londres ici ; d'ici, elle a été au château ; enfin la voilà, le facteur vient de me la remettre ; il est passé par un chemin tandis que vous veniez par l'autre ; il paraît qu'elle est très-pressée, monseigneur. (À part.) À présent, allons prévenir M. Arthur ; je crois que c'est le bon moment.

SIR JOHN

L'écriture de Dudley... Comme elle est tremblée ! Qu'est-ce que cela signifie ? Voyons !... « Mon cher Dumbar, dans un duel sans témoins, j'ai été blessé mortellement par un drôle nommé Halifax... » Halifax !... « Qui m'a passé au travers du corps l'épée qu'il n'a pas le droit de porter ; comme cet homme est à votre service, je m'adresse à vous, mon meilleur ami, pour obtenir

vengeance de Sa Majesté ; et, maintenant, je meurs plus tranquillement, dans l'espérance que ce drôle recevra le châtimement qu'il mérite... Je vous supplie donc de le faire pendre aussitôt qu'il vous tombera sous la main ; c'est le dernier vœu de votre ami...
 DUDLEY. » Lui, Dudley, tué en duel, et par Halifax !... Le faquin se sera permis de jouer au gentilhomme ; il aura employé à courir les tavernes l'argent que je lui avais remis pour chercher ma fille... Et voilà comme je suis entouré : d'un côté ce drôle qui me ruine, de l'autre un maraud de neveu que je déteste, un hypocrite qui fait le bon sujet, un insolent qui ne me donne pas une seule occasion de le chasser... un misérable qui a toutes les vertus, un gueux qui ne fait pas un sou de dettes, et que j'enrage de ne pouvoir déshériter, car tout le monde m'en blâmerait... Pourtant, si ce qu'on m'a dit était vrai, lui aussi aurait eu une rencontre, et avec le fils de lord Bolingbroke même !... Nous verrons comment vous vous laverez de celle-là, sir Arthur ! Ah ! ah ! ah !... Quant à vous, maître Halifax, je vous tiens, et vous n'avez désormais qu'à marcher droit... Mon pauvre Dudley !... À ta mémoire, mon pauvre ami !

(Il boit.)

ARTHUR, qui vient d'entrer sur la fin de cette phrase
 Le voici !

SIR JOHN

Oh ! oh ! voilà de fameux vin... Tom Rick !

Scène V

Sir John, sir Arthur.

SIR ARTHUR

Désirez-vous quelque chose, mon oncle ? Je suis à vos ordres.

SIR JOHN

Ah ! c'est vous, monsieur ! Et que faites-vous ici, s'il vous plaît ?

SIR ARTHUR

Je vous cherche, mon oncle !

SIR JOHN

Ah ! vous me cherchez ! vous me cherchez dans le Yorkshire quand je vous ai chargé de terminer à Londres les affaires les plus importantes !

SIR ARTHUR

Elles sont terminées, mon oncle !

SIR JOHN

En huit jours ? Vous avez dû faire de belle besogne !

SIR ARTHUR

J'ai fait de mon mieux, mon oncle, et j'espère que vous serez content.

SIR JOHN, à part

Vous verrez que le malheureux aura réussi en tout !... (À sir Arthur.) Vous vous taisez !

SIR ARTHUR

J'attends que vous m'interrogiez, mon oncle !

SIR JOHN

Oui, fais le respectueux ! va, je te le conseille !... Eh bien, voyons, monsieur, ce procès avec mon fermier Simon Damby, que je vous avais chargé d'arranger à l'amiable, afin que mon nom ne parût pas devant un tribunal ?

SIR ARTHUR

J'ai vu moi-même Simon Damby, mon oncle ; je lui ai fait lire toutes les pièces qui constatent votre propriété ; il a reconnu qu'il avait tort, et il vous offre une indemnité.

SIR JOHN

Ah ! il reconnaît qu'il a tort ! ah ! il m'offre une indemnité !... Et que m'offre-t-il ?... Quelque misère !...

SIR ARTHUR

Vous m'avez dit de terminer avec lui à trois cents livres sterling, mon oncle.

SIR JOHN

Certainement que je me le rappelle ; aussi j'espère que vous n'avez pas eu l'audace de terminer avec lui à moins de trois cents livres sterling.

SIR ARTHUR

J'en ai obtenu six cents, mon oncle.

SIR JOHN

Oui, qu'il ne payera pas.

SIR ARTHUR

Elles sont déposées chez votre homme de loi ; voilà son reçu.

SIR JOHN

Voilà son reçu, voilà son reçu... Eh bien, oui, voilà son reçu... mais après ?...

SIR ARTHUR

Comment, après, mon oncle ? Mais m'aviez-vous donc chargé d'autre chose ?

SIR JOHN

Non, non !... mais je sais ce que je veux dire... Qu'est-ce que c'est qu'une rencontre que vous avez eue à Windsor avec le fils de lord Bolingbroke ?

SIR ARTHUR

Comment ! vous savez, mon oncle... ?

SIR JOHN

Oui, je sais de vos nouvelles, monsieur le drôle ; quelque querelle de jeu !... quelque rivalité de femme !... quelque dispute de cabaret !

SIR ARTHUR

Mon oncle, permettez-moi, je vous prie, de garder le silence sur les causes de ce duel.

SIR JOHN

Oui, quelque cause honteuse que vous n'osez pas dire !

SIR ARTHUR

La cause est honorable, mon oncle... Cependant, excusez-moi, je dois la taire.

SIR JOHN

Ah ! vous devez la taire ? Et si je ne veux pas que vous la taisiez, si je vous ordonne de me raconter ce qui s'est passé, si j'exige la vérité tout entière ?

SIR ARTHUR

Je vous obéirai, mon oncle, car mon devoir, avant tout, est de vous obéir.

SIR JOHN

Obéissez donc, monsieur !... car je vous ordonne de me dire la cause de cette querelle.

SIR ARTHUR

Eh bien, mon oncle, lord Bolingbroke vous avait publiquement calomnié... calomnié à la cour... calomnié devant le roi, et, comme je ne pouvais pas demander satisfaction à un vieillard, j'ai été la demander à son fils !

SIR JOHN

Hum !... Et qu'avait-il dit, monsieur, lord Bolingbroke ?

SIR ARTHUR

Il avait dit, mon oncle, que, pendant votre fuite avec le roi, quand vous vous cachiez de château en château et de chaumière en chaumière... il avait dit que vous aviez eu une fille... une fille que vous aviez abandonnée depuis... une fille de l'existence de laquelle vous ne vous étiez pas même informé à votre retour, et, moi, j'ai été dire à son fils, sir Henri : « Votre père a essayé d'attaquer l'honneur de notre maison, et votre père en a menti !... » Alors, nous nous sommes battus.

SIR JOHN

Et vous avez eu tort de vous battre, monsieur. Oui, j'ai une fille... je le dis hautement... une fille charmante que je ne connais pas... mais cela ne fait rien... que je n'ai jamais vue, mais n'importe, monsieur !... une fille que j'adore, entendez-vous ?... une fille à la recherche de laquelle je suis depuis... depuis quinze ans... une fille à qui je laisserai toute ma fortune !... Ah !

SIR ARTHUR

Mais c'est trop juste, mon oncle ; comment ! j'aurais une cousine... un cousin jeune, jolie, sans doute... bonne certainement ?

SIR JOHN

Oui ; mais qui ne sera pas pour vous, monsieur, entendez-vous ?... Car c'est déjà bien assez que vous soyez mon neveu,

monsieur le redresseur de torts ! monsieur le fier-à-bras ! monsieur le don Quichotte !

SIR ARTHUR

Mais, mon oncle !

SIR JOHN

Taisez-vous, tenez, taisez-vous... Aller donner un coup d'épée à ce pauvre jeune homme, parce que son père, lord Bolingbroke, mon honorable ami, a dit que j'avais une fille !

SIR ARTHUR

Non, mon oncle, ce n'est pas parce qu'il a dit que vous aviez une fille, c'est parce qu'il a ajouté que vous étiez un mauvais père, parce qu'il a dit que vous aviez renié votre enfant, parce qu'il a dit...

(Halifax paraît la porte de la rue,
et Jenny à la porte de l'hôtellerie.)

SIR JOHN

Et vous osez répéter de pareilles calomnies devant moi ?... Allez, monsieur, allez, je vous chasse... et Dieu me damne, je ne sais à quoi tient que...

Scène VI

Les mêmes, Halifax, Jenny.

JENNY, entrant par la droite

Quel est ce bruit ?

HALIFAX

Tout beau, mon gentilhomme, tout beau ! Le jeune homme a fait des sottises ? Eh ! qui n'en fait pas ?... Il faut bien que notre jeunesse se passe, à nous autres grands seigneurs.

SIR JOHN, se retournant

Halifax !

JENNY

Oh ! mon Dieu ! je ne me trompe pas !

SIR JOHN, arrêtant Halifax

Ah ! je te tiens enfin, drôle !

HALIFAX, cherchant à se dégager

Pardon, pardon, monseigneur ; je vois que j'ai eu tort de vous déranger... Vous éprouvez le besoin d'étrangler quelqu'un, c'est très-bien ; mais, si ça vous était égal de reprendre monsieur votre neveu, ça m'obligerait !

SIR JOHN

Silence !... (Aux autres.) Et qu'on me laisse.

HALIFAX, s'éloignant

Je ne demande pas mieux !... Monseigneur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

SIR JOHN

Veux-tu bien rester !

HALIFAX

Je croyais que monseigneur avait dit : « Qu'on me laisse ! »

SIR JOHN

Qu'on me laisse avec toi !

HALIFAX

C'est différent ! Je reste ; mais, si vous teniez à être seul, il ne faudrait pas vous gêner.

JENNY

Ah ! oui, c'est lui, c'est bien lui ; je le revois après cinq ans...

SIR JOHN

Vous, monsieur mon neveu, retournez à Londres et attendez-y mes ordres.

SIR ARTHUR

J'obéis, mon oncle !

JENNY

Pas un mot, pas un regard !... Il ne me reconnaît même pas !

(Sir Arthur et Jenny sortent.)

Scène VII

Sir John, Halifax.

SIR JOHN

À nous deux, maintenant ! Voilà donc à quoi vous dépensez votre temps et mon argent : à courir les cabarets vêtu comme un

gentilhomme ! Êtes-vous chevalier pour porter les éperons ? êtes-vous noble pour porter une épée ?...

HALIFAX

Pardon, pardon, monseigneur ; quant à la chevalerie, je passe condamnation ; mais, quant à la noblesse, c'est autre chose, attendu que, comme je n'ai jamais connu ni mon père ni ma mère, j'ai autant de chance pour être gentilhomme que pour ne l'être pas. Or, vous comprenez qu'un individu qui peut être gentilhomme ne doit pas être vêtu comme un faquin.

SIR JOHN

C'est cela ; et l'argent que je t'avais donné pour retrouver ma fille est passé en pourpoints de velours, en cols de dentelle et en aiguillettes d'argent.

HALIFAX

D'abord, vous ne m'avez donné que cinq cents livres sterling, ce qui est misérable.

SIR JOHN

Comment, faquin ?

HALIFAX

Sans doute ! Pour cinq cents livres sterling, on peut retrouver la fille d'un alderman ou d'un schérif ; mais la fille d'un lord ? Diable ! c'est plus cher.

SIR JOHN

C'est bien, c'est bien... Raillez, monsieur le mauvais plaisant, tournez en ridicule les choses les plus saintes, moquez-vous de l'amour d'un père pour sa fille... Rira bien qui rira le dernier.

HALIFAX

L'amour d'un père pour sa fille ? Peste, vous avez raison, monseigneur ; voilà certes qui est bien respectable !... Un jour, Sa Majesté Charles II, après avoir perdu la bataille de Worcester, fuyait avec un gentilhomme de ses amis, noble comme le roi, généreux comme le roi... et libertin comme...

SIR JOHN

Hein ! tu oses...

HALIFAX

Tous deux fuyaient donc de forêts en montagnes et de montagnes en ravins, couchant à la belle étoile, quand il y avait des étoiles, lorsqu'ils avisèrent une petite maison isolée dans laquelle ils se présentèrent, le roi sous le nom du fermier Jackson, et son favori sous le nom de sir George Herbert.

SIR JOHN

Eh bien, nous savons tout cela.

HALIFAX

Aussi, ce n'est pas à vous que je le dis ; c'est une histoire que je me raconte à moi-même. Or, cette maison était habitée par deux charmantes petites paysannes... les deux sœurs, deux orphelines... Les proscrits étaient jeunes et beaux ; on leur ouvrit la porte de la petite maison... et, comme ils étaient très-fatigués et que personne ne se doutait qu'ils fussent là... ils y restèrent huit jours.

SIR JOHN

Auras-tu bientôt fini ?

HALIFAX

Pardon, je me conte une histoire ; elle m'intéresse, et je désire connaître la fin... Ils étaient donc là depuis huit jours, lorsqu'un serviteur dévoué vint leur dire qu'un bâtiment n'attendait plus qu'eux pour partir pour la France. Il fallut quitter la petite maison, il fallut quitter les charmantes hôtesse. Le roi voulait laisser un souvenir à celle des deux sœurs qui s'était particulièrement occupée de lui. Il chercha donc quelle chose il pouvait lui laisser, lui à qui on n'avait pas laissé grand'chose... et il se résolut à lui donner son portrait : c'est assez l'habitude des princes ; mais, comme il n'avait pas là son peintre ordinaire, lequel en ce moment était occupé à faire le portrait en pied du protecteur, il se contenta de promettre à la jeune fille qu'il le lui enverrait de France. Quelque temps après, il apprit que la chose était devenue parfaitement inutile, et que sa jolie hôtesse possédait un portrait vivant, une charmante miniature, une adorable petite fille... Le

favori, qui était noble comme le roi... généreux comme le roi...
libertin comme...

SIR JOHN

Monsieur !...

HALIFAX

La favori suivit en tout point l'exemple de son maître : il laissa son portrait comme le roi avait laissé le sien... même format... même exemplaire. Dix ou douze ans se passèrent... Sa Majesté remonta sur son trône. Pendant les premières années, elle eut tant de choses à faire, tant d'autres portraits à donner, qu'elle ne songea plus à celui qu'elle avait laissé autrefois dans un petit coin de son royaume. Mais, un beau jour, la mémoire lui revint ; elle fit rechercher la miniature qui avait grandi, qui avait embelli beaucoup ; puis, quand elle l'eut retrouvée, elle l'entoura de diamants, et elle la donna, avec le titre de son gendre, au fils de lord Buckingham ; or, comme chacun sait, quand les rois ont de la mémoire, les favoris se souviennent ; notre favori, qui était noble comme le roi, généreux comme le roi... libertin comme...

SIR JOHN

Encore !...

HALIFAX

Notre favori se souvint qu'il avait aussi un portrait d'égaré ; il voulut le ravoïr pour faire le pendant du portrait du roi ; car, vous comprenez, les deux portraits étaient cousins, ou plutôt cousines... Il envoya donc son serviteur, son intendant, presque son ami, à la recherche de ce portrait, en lui donnant cinq cents livres sterling pour le retrouver... un portrait qui lui vaudrait l'ordre du Bain, l'ordre de la Jarretière, que sais-je, moi ?... Et cinq cents livres sterling pour retrouver un pareil trésor !... Allons donc, monseigneur, vous n'y pensez pas... Il faut savoir semer pour recueillir, que diable ! De l'argent, monseigneur, encore de l'argent, beaucoup d'argent, et on vous le retrouvera, votre portrait, soyez tranquille.

SIR JOHN

Point du tout ; je chargerai un autre de ce soin. Ce sont des intérêts trop nobles et trop sacrés pour être confiés à un drôle tel que toi.

HALIFAX

Alors, vous me mettez à la retraite ?

SIR JOHN

Non ; je compte seulement t'employer à une mission non moins importante, mais plus en harmonie avec tes habitudes, tes mœurs et tes goûts.

HALIFAX

Pardon, mais j'aime mieux que vous me redonniez beaucoup d'argent pour continuer à chercher votre fille.

SIR JOHN

Oui, je comprends, c'est une existence qui te convient ; malheureusement, elle ne peut pas durer, et je t'en ménage une autre.

HALIFAX

Agréable ?

SIR JOHN

Très-agréable.

HALIFAX

Où il n'y aura pas grand'chose à faire ?

SIR JOHN

Rien du tout !

HALIFAX

Et de l'argent ?...

SIR JOHN

Une fortune !

HALIFAX

Cela me va. Voyons, de quoi s'agit-il ?

SIR JOHN

Tu as vu la jeune fille qui était là tout à l'heure ?

HALIFAX

Oui, je crois... je l'ai entrevue.

HALIFAX

SIR JOHN

Comment l'as-tu trouvée ?

HALIFAX

Mais gentille !

SIR JOHN

Charmante, mon cher, charmante !

HALIFAX

Eh bien ?

SIR JOHN

Eh bien, j'en suis amoureux !

HALIFAX

Ah ! ah !

SIR JOHN

Amoureux fou !

HALIFAX

Eh bien, quel rapport cela a-t-il avec cette exigence agréable que vous me promettez ?

SIR JOHN

Attends donc !

HALIFAX

Où il n'y a rien à faire ?

SIR JOHN

Attends donc, te dis-je !

HALIFAX

Et une fortune à manger ?

SIR JOHN

Nous y voilà !

HALIFAX

J'écoute !

SIR JOHN

La petite fille est sage !

HALIFAX

Voyez-vous la petite sottise !

SIR JOHN

De plus, elle habite sur les terres de lord Clarendon. Or, tu

comprends, tant qu'elle sera sur ses terres...

HALIFAX

Il n'y a pas moyen de tenter le plus petit rapt. Je partage votre haine pour ce lord Clarendon.

SIR JOHN

Et puis la petite, comme je te l'ai dit, est d'une sévérité de principes... Elle ne pense qu'à un mari, ne parle que d'un mari.

HALIFAX

Ces petites sont incroyables pour se mettre comme cela un tas de mauvaises pensées en tête.

SIR JOHN

De sorte que je crois qu'il n'y a qu'un bon mariage...

HALIFAX

Comment ! vous l'épouseriez ?...

SIR JOHN

Non, pas moi... mais toi !

HALIFAX

Moi ? Eh bien, à quoi cela vous servira-t-il que je l'épouse ?

SIR JOHN

Comment ! tu ne comprends pas, imbécile ?

HALIFAX

Je ne comprends pas.

SIR JOHN

Aussitôt ton mariage, tu viens te fixer dans le comté de Dumbar.

HALIFAX

Eh bien ?

SIR JOHN

Eh bien, si je n'ai pas la permission de chasser sur les terres de lord Clarendon, personne ne me contestera le droit... tu comprends ?

HALIFAX

Parfaitement !... et...

SIR JOHN

Tu acceptes ?

HALIFAX

HALIFAX

Je refuse !

SIR JOHN

Ah ! tu refuses ?

HALIFAX

Positivement !

SIR JOHN

Alors, mon drôle, je te chasse ; tu es ruiné, et peut-être pis encore, attendu que tu as bien, en fouillant dans ton existence passée, quelques petites peccadilles à te reprocher, n'est-ce pas ?... quelques petits démêlés à régler avec la justice, hein ? Mon crédit effaçait tout cela ; un homme à moi était inviolable, tandis qu'un maraud que je chasse appartient de droit au premier recors qui le rencontre. Ainsi donc, tu comprends... d'un côté la misère, la prison, et peut-être pis... de l'autre, mon amitié, rien à faire, de l'argent, de beaux habits, une jolie femme, une table splendide, des amis à foison... Je te donne dix minutes pour réfléchir.

(Il sort.)

Scène VIII

Halifax, seul.

Dix minutes ! c'est neuf de trop, monseigneur. Oui, vous me connaissez bien ; oui, j'aimerais fort tout ce que vous me proposez, j'étais né pour cette existence aristocratique ; mais la fortune est aveugle, et elle s'est trompée de porte, elle a passé devant la mienne, et elle est entrée chez mon voisin. Vous voulez corriger ses erreurs à mon égard, monseigneur, très-bien ; mais alors demandez-moi de ces services qu'un honnête homme puisse avouer. Dites-moi de jouer adroitement pour vous dans un tripot, je jouerai ! dites-moi d'aller chercher querelle à un de vos ennemis, j'irai de grand cœur ! dites-moi d'enlever la femme d'un de vos amis, je l'enlèverai !... Mais vous céder la mienne, monseigneur ? Allons donc !... Jouer le rôle de mari complaisant ?

Jamais ! c'est bon pour plus grand que moi, cela, monseigneur. Oh ! tout ce qui se lave avec un bon coup d'épée, j'en suis, à votre service... et avec le plus grand plaisir... Mais l'honneur d'un mari, c'est autre chose : plus on donne de coups d'épée dedans, plus il y a de trous ; cependant, je voudrais bien trouver un biais, une espèce de subterfuge, une manière de faux-fuyant pour ne pas me brouiller avec lui, le vieux démon... surtout après ma fatale affaire avec lord Dudley... Heureusement que je l'ai tué sur le coup... je l'espère, du moins, et, comme nous étions seuls, à moins qu'il ne revienne comme Banquo pour me dénoncer, ce qui n'est pas probable, je puis être assez tranquille de ce côté-là... Mais des autres côtés, comme l'a dit sir John, je suis malheureusement fort vulnérable... Tu as eu une vie agitée, mon ami, une jeunesse orageuse, mon cher Halifax !... Qu'est-ce que c'est que la jeune fille ? Tâchons toujours d'avoir des renseignements... (À Tom qui entre.) Avance ici, toi !

Scène IX

Halifax, Tom Rick.

TOM RICK

Me voilà, monseigneur !

HALIFAX

Comment t'appelles-tu ?

TOM RICK

Tom Rick, pour vous servir.

HALIFAX

Un fort joli nom, ma foi !

TOM RICK

Oui, c'est doux à prononcer, n'est-ce pas ?... Tom Rick.

HALIFAX

Eh bien, mon cher Tom Rick, je voulais te demander une chose.

TOM RICK

Deux, monseigneur !

HALIFAX

HALIFAX

Non, une seule !

TOM RICK

Une seule, comme il vous fera plaisir.

HALIFAX

Tu connais la jeune maîtresse de cet hôtel ?

TOM RICK

Laquelle ?

HALIFAX

Comment, laquelle ?

TOM RICK

Oui, elles sont deux !

HALIFAX

Celle qui était là quand je suis entré.

TOM RICK

Ah ! mademoiselle Jenny.

HALIFAX

Enfin, celle à qui sir John Dumbar fait la cour.

TOM RICK

C'est cela même. Oh ! il peut bien lui faire la cour tant qu'il voudra, par exemple, ce n'est pas lui qui tournera la tête à la belle amoureuse !

HALIFAX

À la belle amoureuse ?

TOM RICK

Ah ! oui, c'est un nom qu'on lui donne comme cela... parce que, depuis cinq ans, pauvre jeunesse !... elle a un amour dans le cœur.

HALIFAX

Ah bah ! vraiment, elle a un amour dans le cœur ?

TOM RICK

C'est comme je vous le dis.

HALIFAX

Tu en es sûr ?

TOM RICK

Sûr et certain !

HALIFAX

Dieu ! si elle pouvait me refuser ! Et sais-tu qui elle aime ?...

TOM RICK

Je n'ai pas de certitude... cependant je crois que c'est Jack Scott, ou Jenkins !... Le premier est devenu capitaine aux gardes, et, comme vous comprenez bien, jamais il ne reviendra épouser une petite paysanne... Quant au second, il est mort il y a neuf mois, et il est encore moins probable qu'il revienne le premier.

HALIFAX

Et tu crois que, quel qu'il soit, elle restera fidèle à celui qu'elle aime ?

TOM RICK

J'en suis sûr ; je lui ai entendu dire une fois, une fois que j'écoutais...

HALIFAX

Une fois que tu écoutais...

TOM RICK

Oui, pour entendre ; c'est une habitude que j'ai.

HALIFAX

Que lui as-tu entendu dire ?

TOM RICK

Je lui ai entendu dire, à sa sœur Anna : « Non, non, je ne serai jamais à un autre que lui... quand je devrais mourir fille ! »

HALIFAX

Elle a dit cela ? Mais c'est un ange que cette petite !

TOM RICK

Elle l'a dit mot pour mot !

HALIFAX

Et tu crois qu'elle tiendra parole ?

TOM RICK

Jusqu'à présent, elle a refusé tout le monde.

HALIFAX

Mais alors je suis sauvé. Cependant, mon cher Tom Rick,

voions, sois franc : si un gentilhomme riche, bien fait, joli garçon... si un homme comme moi se présentait, enfin, crois-tu qu'elle refuserait encore ?

TOM RICK

Toujours !... Mais elle m'a bien refusé, moi qui vous parle... Ah !

Scène X

Les mêmes, sir John.

SIR JOHN, de la porte

Eh bien, les dix minutes sont écoulées !

HALIFAX

Et je suis décidé, monseigneur.

SIR JOHN

Tu refuses toujours ?

HALIFAX

Non, j'accepte.

SIR JOHN

Ah ! je le savais bien !

HALIFAX

Mais à une condition... vous comprenez...

SIR JOHN

Laquelle ?

HALIFAX

Renvoyez d'abord cet imbécile.

TOM RICK

Comment ! me renvoyer ?

SIR JOHN

Va-t'en.

HALIFAX

Plus loin, plus loin, je connais tes habitudes ! plus loin encore... Là... bien !

SIR JOHN

Ainsi, tu acceptes ?

HALIFAX

Il le faut bien.

SIR JOHN

Ah ! je me doutais que tu deviendrais raisonnable.

HALIFAX

Que voulez-vous, monseigneur ! Il faut faire une fin.

SIR JOHN

Et tu te proposes... quand ?

HALIFAX

Aujourd'hui même.

SIR JOHN

Très-bien.

HALIFAX

Mais si...

SIR JOHN

Si quoi ?

HALIFAX

Posons les bases du traité. Je fais ma déclaration, je me propose, je m'offre pour époux ; mais si elle me refuse ?

SIR JOHN

Si elle te refuse ?... Impossible.

HALIFAX

Vous comprenez bien que c'est ce que je me dis... Cependant, il faut tout prévoir. Si elle me refuse, vous ne me ferez pas, je l'espère, porter la peine de son mauvais goût.

SIR JOHN

Oh ! cela ne serait pas juste !

HALIFAX

Alors, je reste toujours votre homme de confiance, votre ami, votre cher Halifax ?

SIR JOHN

Toujours, je te le jure !

HALIFAX

Et vous me donnez beaucoup d'argent, et vous me renvoyez à la recherche de votre fille ; car je vous la retrouverai, votre

filles... Oh ! oui, je vous la retrouverai, cette chère enfant, quand je devrais y manger votre fortune.

SIR JOHN

Merci... Occupons-nous d'abord du plus pressé.

HALIFAX

Oui, et le plus pressé est que je fasse ma déclaration, n'est-ce pas ? Je suis prêt.

SIR JOHN

Un instant. Tu as fait tes conditions ?

HALIFAX

Oui.

SIR JOHN

À moi maintenant de faire les miennes.

HALIFAX

Faites.

SIR JOHN

Je veux être présent à l'entrevue.

HALIFAX

Mais comment voulez-vous qu'en face d'un homme dont elle a refusé toutes les avances... ?

SIR JOHN

Je veux entendre du moins.

HALIFAX

Oh ! cela, c'est autre chose.

SIR JOHN

Tu y consens ?

HALIFAX

Comment donc ! je vous en prie.

SIR JOHN

La voilà !

HALIFAX

C'est bien.

SIR JOHN

Je me rends à mon poste.

HALIFAX

Et moi, je commence mon rôle.
(Sir John sort.)

Scène XI

Halifax, Jenny.

HALIFAX

Eh ! mais elle est très-gentille, cette petite !

JENNY

Comme il me regarde ! est-ce qu'il se souviendrait de moi ?

HALIFAX

En voilà donc une qui va refuser mon amour ! ça m'amusera !... la rareté du fait. (Haut.) Approchez, mon enfant.

JENNY

Oui, monsieur, je... (À part.) Je me sens tout émue.

HALIFAX, lui prenant la main

Bon ! elle tremble auprès de moi, elle ne peut pas me souffrir, c'est déjà bon signe. (Haut.) Est-ce que je vous fais peur ?

JENNY

Peur, vous ?... Oh ! non, non, monsieur.

HALIFAX, à part

Ah ! alors, je ne lui parais pas dangereux, c'est encore bon signe. (Haut.) Mais peut-être vous fâcheriez-vous si je vous disais que je vous trouve jolie.

JENNY

Me fâcher ? Mais au contraire !

HALIFAX

Ah ! bah !... Au fait, toutes les jeunes filles désirent qu'on les trouve jolies ; seulement, ça ne tire pas à conséquence. Mais vous seriez moins indulgente si j'ajoutais que je me sens prêt à vous aimer.

JENNY, avec joie

À m'aimer, vous ! serait-il possible !

HALIFAX

Ah ! ça vous fait rire ! vous vous moquez de moi ! Eh bien, eh

bien, soit, n'en parlons plus, c'est fini, qu'il n'en soit plus question.

JENNY

Mais vous vous trompez, je ne ris pas, je ne ris pas du tout.

HALIFAX

Alors, vous trouvez cette déclaration beaucoup trop brusque, beaucoup trop brutale même, et vous allez m'en vouloir... Vous m'en voulez, n'est-ce pas ?

JENNY

Vous en vouloir ?... Mais je serais, au contraire, trop heureuse de cet aveu si j'osais le croire sincère.

HALIFAX, à part

Ah ! bah !... Mais ça devient inquiétant ; est-ce que je vais supplanter l'autre... l'ancien, par hasard ? (Haut.) Cependant, mon enfant, si vous aviez un autre sentiment dans le cœur, un amour de jeunesse... il ne faudrait pas le trahir... il ne faudrait pas l'oublier, ce premier amour.

JENNY

Oh ! non, jamais ! jamais !

HALIFAX

Bravo ! car, sans doute, c'était un brave garçon que celui que vous aimiez.

JENNY

Oh ! oui !

HALIFAX

Un cœur franc, bon, loyal, qui vous rendait affection pour affection.

JENNY

Je l'ai cru un instant.

HALIFAX

Croyez-le toujours... ça ne peut pas faire de mal !... et qui, loin de vous, a conservé votre souvenir comme vous avez conservé le sien.

JENNY

Oh ! je n'ose l'espérer.

HALIFAX

Et vous avez tort...

JENNY

Vous croyez ?

HALIFAX

Comment donc !... Je vous répons de lui comme de moi-même... Quand on vous a vue une fois, Jenny, quand on a eu une fois l'espoir d'être aimé de vous... Vous êtes trop jolie, trop gracieuse pour cela. (À part.) Eh bien, qu'est-ce que je dis donc ?

JENNY

Oh ! tout ce que je sais, c'est que je ne l'ai pas oublié, moi.

HALIFAX

Et vous avez bien fait... C'est que c'est sacré, ces choses-là... et, si un étranger, un inconnu, parût-il riche, eût-il l'air d'un gentilhomme, fût-il beau garçon, venait de but en blanc vous faire la cour...

JENNY

Oh ! je saurais ce que j'en dois penser.

HALIFAX

Vous dire que vous êtes jolie...

JENNY

Je ne me laisserais pas prendre à ses flatteries, soyez tranquille.

HALIFAX

Vous offrir sa main.

JENNY

Je la refuserais.

HALIFAX

Très-bien ! c'est très-bien, mon enfant ! Ce que c'est que d'avoir habité le village, séjour d'innocence et de pureté !... Vous le refuseriez donc ?

JENNY

Oh ! oui !

HALIFAX

De sorte que, si je me présentais, moi, pour vous épouser... ?

HALIFAX

JENNY

Vous ?

HALIFAX

Vous me refuseriez aussi, n'est-ce pas ?

JENNY

Oh ! vous, c'est autre chose... J'accepterais !... j'accepterais bien vite !

HALIFAX

Hein ? plaît-il ? vous consentiriez ?...

JENNY

À devenir votre femme ? Oh ! de tout mon cœur... Ce serait mon désir le plus ardent, mon vœu le plus cher !

HALIFAX

Son désir le plus ardent ! son vœu le plus cher ! Où allons-nous, mon Dieu, où allons-nous ?

JENNY

Oh ! pardon !... pardon d'être si franche... J'ai tort, peut-être de vous dire cela... mais si vous saviez !... Mon Dieu, je suis si contente... si heureuse !... moi, aimée de vous... moi, votre femme... oh ! votre femme, monsieur James !

HALIFAX

Mon nom de baptême... Elle sait mon nom de baptême à présent !

JENNY

Oh ! dites-moi que ce n'est pas un rêve, comme tous ceux que j'ai déjà faits !... que c'est vous... bien vous qui me parlez ainsi !

HALIFAX

Eh ! certainement que c'est moi... c'est bien moi... c'est même trop moi... (À part.) Ah ça ! mais elle est folle, cette petite.

Scène XII

Les mêmes, sir John.

SIR JOHN

Folle de toi, et elle t'épouse, voilà.

JENNY

Sir John !

HALIFAX

Lui ! c'est fini !... Je suis un homme perdu.

SIR JOHN

Oui, mon enfant, sir John, qui a tout entendu, et qui veut votre bonheur.

HALIFAX

Merci !

JENNY

Ah ! monseigneur !

SIR JOHN, appelant

Holà ! Tom Rick ! miss Anna !... Garçons ! venez, venez tous !... On se marie ici.

TOM RICK

On se marie !... Qui ça donc qui se marie ?

JENNY

Anna, ma sœur, ah ! que je suis heureuse !

ANNA

Comment ?... Explique-moi donc...

SIR JOHN

Allons, maître Halifax, voilà votre jolie fiancée.

TOUS

Sa fiancée ?

SIR JOHN

Eh ! sans doute ! et, moi, je dote le marié, je dote la mariée, je dote les enfants, je dote tout le monde enfin.

TOUS

Vive sir John Dumbar !

ACTE DEUXIÈME

L'intérieur d'une taverne.

Scène première

Jenny, Anna, Tom Rick.

TOM RICK

Voilà ce que c'est, les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Hier, c'était mademoiselle Anna qui était joyeuse, et mademoiselle Jenny qui était triste... Aujourd'hui, c'est mademoiselle Anna qui est triste, et mademoiselle Jenny qui est joyeuse.

JENNY

Comment ne serais-je pas heureuse quand celui que j'aimais en silence, quand celui à qui je gardais mon cœur et ma main, sans espoir qu'il vînt les réclamer jamais, arrive au moment où j'y pense le moins, me dit qu'il m'aime, et m'offre de devenir sa femme ? Comprends-tu, Anna ? quel bonheur ! moi la femme de James !

ANNA

Oui, tu es bien heureuse.

JENNY

Pardon, ma bonne Anna, de n'avoir point la force de cacher ma joie, quand je te vois triste ; mais il y a si longtemps que je souffre, il y a si longtemps que je dévore mes larmes, il y a si longtemps que je ne souris plus qu'au passé, qu'il faut avoir pitié de ma faiblesse ! Et puis, tu t'affliges peut-être trop. Sir Arthur n'a encore rien dit à son oncle de son amour... Sir John Dumber est un excellent homme au fond, et la preuve, c'est qu'après m'avoir fait la cour, il est le premier à se réjouir de mon mariage avec James... Son neveu l'a pris dans un mauvais moment. Eh bien, il aura meilleure chance une autre fois.

ANNA

Tu cherches à me rassurer, ma bonne Jenny, et je t'en remercie. Mais comment veux-tu, lorsque, porteur de bonnes nouvelles, sir Arthur a été reçu ainsi... comment veux-tu espérer que, lors-

qu'il viendra proposer à son oncle une pareille mésalliance, son oncle consente jamais à notre mariage ? Oh ! non, non, c'est impossible, vois-tu !

JENNY

Rien n'est impossible à la Providence, qui m'a ramené mon James...

Scène II

Les mêmes, sir Arthur.

SIR ARTHUR

Et qui vous ramène Arthur, ma bonne Jenny.

ANNA

Arthur, c'est bien à vous d'être revenu si vite.

TOM RICK

Vous revenez de Londres, n'est-ce pas, sir Arthur, hein ? Dire que tout le monde revient de Londres, et que je ne peux pas y aller, moi !

SIR ARTHUR

À peine étais-je arrivé, qu'il est venu pour mon oncle un message du roi.

TOM RICK

Du roi ? du vrai roi ?

SIR ARTHUR

J'ai profité de cette occasion ; je suis reparti aussi vite que j'étais venu, enchanté d'avoir un prétexte de retour, et décidé, cette fois, à tout dire à mon oncle.

TOM RICK

Dites donc, monsieur Arthur, elle se marie !

SIR ARTHUR

Qui cela ?

TOM RICK

Mademoiselle Jenny... Elle se marie avec un beau cavalier.

SIR ARTHUR

Vous, Jenny ?

HALIFAX

JENNY

Oui, monsieur Arthur.

SIR ARTHUR

Mais quel est ce cavalier ? est-ce que je le connais ?...

JENNY

C'est James.

SIR ARTHUR

James ?

TOM RICK

Vous savez, celui qui est arrivé hier pendant que sir John Dumbar était en train de vous maudire.

SIR ARTHUR

Halifax ! l'intendant de mon oncle !

TOM RICK

Il s'appelle Halifax ?... Oh ! dites donc, mademoiselle Jenny, vous vous appellerez madame Halifax !...

SIR ARTHUR

Mais comment connaissez-vous ce mauvais sujet, ma chère enfant ?

TOM RICK

Un mauvais sujet ?... M. Halifax est un mauvais sujet ?... Ah ! vous qui m'avez refusé pour épouser un mauvais sujet... Tenez, il est encore temps de vous en dédire... Revenez à moi, je ne vous refuse pas.

JENNY, sans l'écouter

Mais je commence à être bien inquiète. À peine avons-nous eu le temps d'échanger quelques paroles, et sir John Dumbar l'a emmené tout de suite.

TOM RICK

Ah bien, si vous êtes inquiète, vous ne le serez pas longtemps : le voilà qui arrive d'un fameux train. Oh ! mais comme il détale !... Monsieur Arthur, vous dites que c'est l'intendant de votre oncle ? Ça a bien plutôt l'air d'être son coureur.

JENNY

Mon Dieu ! comme le cœur me bat !

Scène III
Les mêmes, Halifax.

HALIFAX, ouvrant vivement la porte
Ah ! ah ! c'est vous, Jenny ! Je vous cherchais.

JENNY

Eh bien, me voilà.

HALIFAX

Monsieur Arthur, tous mes hommages... Vous savez que Jenny est ma fiancée ; soyez donc assez bon, je vous prie, ainsi que vous, ma petite sœur, pour nous laisser seuls un instant.

TOM RICK

Oui, vous comprenez, ils ont à se dire des tendresses.

SIR ARTHUR

Oui, oui, venez, Anna ; moi aussi, j'ai à vous parler.

HALIFAX, à Tom, qui reste

Eh bien ?

TOM RICK

Oh ! vous pouvez parler devant moi, allez ! vous ne me gênez pas.

HALIFAX

Non, mais c'est toi qui nous gênes.

TOM RICK

Moi ? Oh ! alors, c'est différent.

Scène IV
Halifax, Jenny.

HALIFAX

Jenny, ma chère enfant, nous voilà seuls !

JENNY

Oh ! vous êtes bien bon d'être venu.

HALIFAX

Ce n'est pas sans peine, allez ! Il m'avait ordonné de ne pas plus le quitter que son ombre, ce vieux scélérat.

HALIFAX

JENNY

De qui parlez-vous ?

HALIFAX

De sir John Dumbar.

JENNY

Lui, notre protecteur !

HALIFAX

Oh ! oui, oui, il nous protège !... Mais, pendant qu'il déjeunait avec monseigneur de Cantorbéry, j'ai profité du moment où le curé du village venait pour saluer son archevêque, et, comme il entra, je me suis sauvé, et me voilà... Malheureuse enfant !

JENNY

Comment ?...

HALIFAX

Oui, malheureuse enfant !... Quelle idée avez-vous eue de m'aimer ?... Dites.

JENNY

Mais n'est-ce pas bien naturel, monsieur James ?

HALIFAX

Quand vous aviez une autre passion dans le cœur ; car vous aimiez quelqu'un, Jenny !... Oh ! je suis bien informé, allez !

JENNY

Oui, c'est vrai... oui, j'avais une passion dans le cœur... oui, j'aimais quelqu'un...

HALIFAX

Ah !

JENNY

Mais cette passion, c'était pour vous... celui que j'aimais, c'était vous !

HALIFAX

C'était moi ? vous m'aimiez, Jenny ?... Allons, il ne me manquait plus que cela !... Mais où m'aviez-vous vu ? depuis quand m'aimiez-vous ? Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

JENNY

Vous demandez où je vous avais vu ? Ne sommes-nous pas du

même village, James ?... Ne sommes-nous pas de Stannington ?...

HALIFAX

De Stannington !... vous êtes née à Stannington !

JENNY

Sans doute !... Vous demandez depuis quand je vous aime ?...
Depuis mon enfance.

HALIFAX

Mais, si je me le rappelle bien, il y a six ans que j'ai quitté le village.

JENNY

Et j'en avais quatorze... À quatorze ans, une pauvre enfant a déjà un cœur ; et puis vous étiez si bon pour la pauvre Jenny Howard, que vous ne vous rappelez plus maintenant !

HALIFAX

Jenny Howard !... Attendez donc !... Eh bien, si, si, je vous reconnais, je me souviens... Mais tu étais si frêle et si petite alors !... Tu habitais une maisonnette entourée d'arbres, et voisine de la maison du bon vieux curé.

JENNY

C'est cela, c'est bien cela !

HALIFAX

Tes parents semblaient t'aimer moins que ta sœur, et te battaient quelquefois... Ça m'affligeait, de te voir pleurer, et je te défendais quand j'arrivais assez tôt, ou bien j'essuyais tes larmes quand je venais trop tard.

JENNY, à part

Il se souvient, il se souvient tout à fait !... (Haut.) Et, pour me consoler, vous me disiez que j'étais plus jolie qu'Anna ; ce qui n'était pas vrai.

HALIFAX

Si fait, c'était la vérité, au contraire.

JENNY

Vous me disiez que j'étais meilleure qu'elle ; ce qui était encore un mensonge.

HALIFAX

HALIFAX

Non, tu as toujours été bonne, gentille, gracieuse... Aussi, aussi, sois tranquille, va, je ne t'épouserai jamais.

JENNY

Que dites-vous ?

HALIFAX

Moi ? Rien ; c'est vous qui me parliez, Jenny... c'est vous qui me parliez des jours de notre enfance, si loin de moi maintenant, et que j'avais oubliés, tant il s'est passé de choses entre ces jours-là et ceux d'aujourd'hui.

JENNY

Aussi, quand vous partîtes, monsieur James, je crus que mon pauvre cœur allait se briser ; huit jours auparavant, je ne dormais plus, je ne mangeais plus, je ne faisais plus que pleurer... On vous reconduisit jusqu'à une demi-lieue du village... Oh ! mais, moi, je ne voulais pas les adieux de tout le monde... moi, j'étais partie devant... moi, je m'étais cachée sur la route.

HALIFAX

Oui, oui, derrière la fontaine des fées.

JENNY

Vous vous le rappelez ?

HALIFAX

Pauvre enfant, et tu ne m'avais pas oublié, toi !

JENNY

Moi, vous oublier ! ne m'aviez-vous pas laissé un souvenir ?

HALIFAX

Un souvenir ?

JENNY

Vous ne vous rappelez plus ?

HALIFAX, cherchant

Un souvenir ?...

JENNY

Je vous accompagnai deux lieues ; mais vous ne voulûtes pas permettre que j'allasse plus loin... Nous nous quittâmes... Je pleurais bien fort, et vous, vous pleuriez un peu aussi !

HALIFAX

Alors, je me mis à gravir la montagne en faisant des signes avec mon mouchoir. Toi, tu me suivais de la vallée ; mais, arrivé au sommet, à la place où le chemin tourne, à l'endroit où j'allais te perdre de vue, je me suis retourné une dernière fois, et, m'approchant vers l'extrémité du grand rocher, je t'ai vue au-dessous de moi, à genoux, et m'envoyant un dernier adieu... un dernier baiser... Alors, j'ai cueilli une marguerite, et je te l'ai jetée.

JENNY

Je l'ai toujours conservée.

HALIFAX

Se peut-il ?

JENNY

Soit hasard, soit providence, elle avait neuf feuilles... Oh ! combien de fois je les ai interrogées, ces neuf feuilles... Comprenez-vous, James ?... Il m'aime, un peu...

HALIFAX, comptant sur ses doigts

Très-bien, je comprends, très-bien ! il m'aime un peu, beaucoup, passionnément, pas du tout. Il m'aime un peu, beaucoup, passionnément, ça fait neuf, et la marguerite avait raison. Oui, je t'aime, je t'aime comme un fou !

JENNY

Oh ! mon Dieu !

HALIFAX

Je ne t'aime pas un peu, mais beaucoup... mais passionnément, comme disait la marguerite. Aussi, sois bien tranquille, mon enfant, je ne t'épouserai jamais.

JENNY

James, que dites-vous donc ?

HALIFAX

Rien... Et après ?...

JENNY

Après quoi ?...

HALIFAX

Après mon départ, que fîtes-vous ?... que devîntes-vous ?...

JENNY

Je vous attendis... Quelque chose me disait que je reverrais mon James bien-aimé ; aussi, les jeunes gens du village eurent beau me dire qu'ils m'aimaient, les jeunes seigneurs eurent beau me faire les doux yeux, les vieux richards eurent beau m'offrir leur fortune ; je secouais la tête à toutes les propositions, et je me disais tout bas : « Ils ne connaissent pas mon James ; car, s'ils le connaissaient, ils se rendraient justice, et ils s'éloigneraient. » Et je t'attendais tous les jours ; puis, dans les moments de doute, quand la prière était insuffisante pour me rassurer, eh bien, j'interrogeais ma chère marguerite ; elle me répondait que tu m'aimais toujours, beaucoup, passionnément, et alors je me reprenais à espérer. Et tu vois que j'avais raison, puisque nous voilà réunis pour ne plus nous séparer jamais.

HALIFAX

Oh ! non, non, jamais, ta marguerite a raison ; je t'aime, je t'adore ; tu es un amour, tu es un ange !... et jamais... jamais, je ne t'épouserai !

JENNY

Comment ! vous ne m'épouserez pas ?

HALIFAX

Oh ! si fait, ce serait mon plus grand désir, mon plus grand bonheur ; mais, plus tard, quand je ne serai plus dans l'affreuse position où je me trouve... Oh ! si tu savais, Jenny, si tu savais combien je t'aime, combien je te trouve meilleure que moi ! Tiens, je suis un malheureux ! pardonne-moi, je te demande pardon à genoux.

Scène V

Les mêmes, sir John.

SIR JOHN

Très-bien, très-bien !

JENNY, se sauvant

Ah !...

Scène VI

Halifax, sir John, puis Jenny.

SIR JOHN

Ah ! ah ! je vous y prends, faquin ; est-ce donc pour cela que vous avez quitté le château, quand je vous croyais derrière moi ?... que faisiez-vous ici ?

HALIFAX

Vous le voyez, monseigneur, je continuais mon rôle ; n'est-il pas convenu que j'épouse Jenny ?

SIR JOHN

Parfaitement convenu.

HALIFAX

Eh bien, je lui disais que je l'aimais ; il est bien permis à un fiancé de dire à sa fiancée qu'il l'aime.

SIR JOHN

Certainement que c'est permis ; c'est même une chose à laquelle personne n'a rien à redire. Ainsi, tu es toujours disposé à épouser ?

HALIFAX

Sans doute ; aussitôt que les formalités seront remplies... Vous savez, il y a de très-longues formalités pour les mariages, surtout aujourd'hui...

SIR JOHN

Oui, mais ces formalités-là...

HALIFAX

Immédiatement après, je suis à vos ordres... (À part.) De cette façon, avec la publication des bans, la dispense... la... ma foi, je gagnerai toujours un mois, et, en un mois, il se passe bien des choses.

SIR JOHN, appelant

Jenny !

HALIFAX

Que signifie ?

HALIFAX

JENNY

Monseigneur m'appelle ?

SIR JOHN

Venez ici, ma belle enfant.

HALIFAX

Que lui veut-il ?

SIR JOHN

Ce qu'il y a de mieux, n'est-ce pas, quand on s'aime, c'est de s'épouser ?

HALIFAX

Oui, c'est très-bien de s'épouser... mais...

SIR JOHN

C'est de s'épouser tout de suite.

HALIFAX, effrayé

Comment, tout de suite !

JENNY, timidement

Tout de suite !

SIR JOHN

Est-ce que tu refuses, par hasard ?

HALIFAX

Moi ? Par exemple ! Mais, vous comprenez, il y a d'abord la publication des bans.

SIR JOHN

J'ai la dispense ; je l'ai achetée.

HALIFAX

Oh ! bien obligé... merci bien, monseigneur... mais c'est que je suis protestant, moi, tandis que Jenny est catholique.

SIR JOHN

Ah ! tu es protestant ?

HALIFAX

Ah ! mon Dieu, oui, je suis un peu protestant.

SIR JOHN

Je m'en suis toujours douté, je t'ai toujours soupçonné d'être tête ronde, au fond.

HALIFAX

Et, comme vous comprenez bien que je ne suis pas disposé à abjurer...

SIR JOHN

Oh ! tu es trop honnête homme pour cela. Aussi, j'ai été au-devant de la difficulté.

HALIFAX

Comment ?

SIR JOHN

Oui, comme je déjeunais avec l'archevêque de Cantorbéry, je lui ai fait savoir le désir qu'avait Sa Majesté de voir s'opérer beaucoup de mariages mixtes, afin d'amener la fusion des partis... Sa Grandeur a parfaitement compris cela, et...

HALIFAX

Et ?...

SIR JOHN

J'ai là son autorisation, signée de sa main et scellée de son sceau.

HALIFAX

Oh ! oui, oui... c'est parfaitement en règle ; il ne nous reste plus qu'à prévenir le prêtre ; nous enverrons chez lui aujourd'hui, demain... après-demain.

SIR JOHN

C'est inutile, il est prévenu.

HALIFAX

Comment, prévenu ?... le prêtre ?... (À part.) Il a donc tout prévu ? (Haut.) Mais nos parents, nos amis ?...

SIR JOHN

Vos parents ?... D'abord, toi, tu n'en a pas ; quant à Jenny...

JENNY

Hélas ! moi, je n'avais que ma mère et ma tante ; elles sont mortes. Je n'ai plus qu'Anna, ma sœur de lait.

SIR JOHN

Quant à vos amis, c'est aujourd'hui la seconde fête de la Pentecôte ; j'ai trouvé chacun sur le pas de sa porte, j'ai invité tout

le monde... Et tenez, tenez, voilà le village tout entier qui vient vous féliciter.

HALIFAX, à part

Ah ! démon que tu es !

SIR JOHN

Est-ce que tu hésites ?

HALIFAX

Eh bien, non, non, je n'hésite pas, je l'épouse à l'instant... (À part.) Après tout, elle est charmante, et, une fois son mari, vous verrez ce que je vous ménage, monseigneur.

(Il sort, avec Jenny.)

SIR JOHN, à part

Tu te décides trop vite pour ne pas cacher quelque mauvais projet ; mais, après la cérémonie, tu verras, mon garçon, ce que je te garde.

Scène VII

Sir John, sir Arthur.

SIR ARTHUR, arrêtant son oncle, qui va sortir

Pardon, mon oncle !

SIR JOHN

Encore vous ici, monsieur ? comment ! vous n'êtes pas encore parti ?

SIR ARTHUR

Au contraire, mon oncle, je suis déjà revenu.

SIR JOHN

Et qui vous ramène ?

SIR ARTHUR

Une lettre de Sa Majesté, lettre que j'étais chargé de vous rendre sans retard.

SIR JOHN, la lui arrachant des mains

Donnez !

SIR ARTHUR

Mais ce n'est pas tout.

SIR JOHN

Qu'y a-t-il encore ? Voyons !

SIR ARTHUR

Mon oncle, je voudrais vous entretenir...

SIR JOHN

De vous prouesses, n'est-ce pas, monsieur le chevalier ? de vos belles actions, n'est-ce pas, monsieur l'honnête homme ?

SIR ARTHUR

Hélas ! mon oncle, au contraire, et vous me voyez tout tremblant !... Car enfin, comme vous ne me recevez pas trop bien, alors même que je crois mériter des éloges, comment allez-vous me recevoir, aujourd'hui que je viens m'accuser devant vous ?...

SIR JOHN

Comment, t'accuser ?

SIR ARTHUR

J'ai besoin de toute votre indulgence, mon oncle.

SIR JOHN

Toi ? (Se radoucissant.) Ah ! vraiment !

SIR ARTHUR

J'ai commis une grande faute.

SIR JOHN

Tu as commis une grande faute ?... Viens ici, mon garçon, et conte-moi cela...

SIR ARTHUR

Eh quoi !... vous... ?

SIR JOHN

Conte-moi cela ; que diable ! je suis ton oncle... Eh bien, tu dis, mon ami ?...

SIR ARTHUR

Le ton avec lequel vous me parlez m'encourage... Je vais tout vous avouer... Je suis amoureux.

SIR JOHN

Ah ! vous êtes amoureux, monsieur le puritain ?

SIR ARTHUR

Amoureux comme un fou !

HALIFAX

SIR JOHN

Très-bien !

SIR ARTHUR

Comment ! très-bien ?... Vous dites ?...

SIR JOHN

Je dis qu'il n'y a pas de mal à cela.

SIR ARTHUR

C'est que, quand vous saurez, mon oncle...

SIR JOHN

Quoi ?

SIR ARTHUR

Que la femme que j'aime...

SIR JOHN

Eh bien ?

SIR ARTHUR

Est d'une naissance...

SIR JOHN

Illustre ?

SIR ARTHUR

Non ; au contraire, mon oncle, obscure, tout ce qu'il y a de plus obscur... Un instant, elle avait cru se rattacher à une grande famille ; mais...

SIR JOHN

Eh bien ?

SIR ARTHUR

Mais, aujourd'hui, tout espoir est perdu.

SIR JOHN

Ah bah ! une mésalliance ?... Nous faisons une tache à notre blason ?...

SIR ARTHUR

Comment, mon oncle, vous ne me condamnez pas ?...

SIR JOHN

Et la jeune fille est riche, sans doute ?

SIR ARTHUR

Pauvre, mon oncle !

SIR JOHN

De mieux en mieux !... Ah ! elle est d'une naissance obscure ! ah ! elle est pauvre !... Ainsi, rien ne peut excuser, aux yeux du monde, la sottise que tu fais ?... Bien, mon garçon, donne-moi la main.

SIR ARTHUR

Oh ! de grand cœur... Mon Dieu ! j'étais si loin de m'attendre à tant d'indulgence !

SIR JOHN

Et tu lui as promis le mariage, tu t'es engagé d'honneur, tu as signé quelque écrit, n'est-ce pas ?

SIR ARTHUR

J'ai fait plus, mon oncle, je l'ai épousée.

SIR JOHN

Épousée ?

SIR ARTHUR

Sans votre consentement.

SIR JOHN

Ainsi, elle est... ?

SIR ARTHUR

Elle est ma femme !

SIR JOHN

C'est adorable !... Ah çà ! il n'y a plus à y revenir, n'est-ce pas ?

SIR ARTHUR

Non, mon oncle ; mais, quand même je le pourrais, je ne le ferais pas... Je l'aime, mon oncle, je l'aime ardemment, et, quand vous la connaîtrez...

SIR JOHN

Je ne veux pas la connaître.

SIR ARTHUR

Quand vous la verrez....

SIR JOHN

Je ne veux pas la voir...

SIR ARTHUR

Quand je vous aurai dit son nom...

SIR JOHN, se bouchant les oreilles

Je ne veux pas l'entendre.

SIR ARTHUR

Alors, mon oncle, vous ne m'approuvez donc plus ?

SIR JOHN

Au contraire, je t'approuve, et plus que jamais ! car, à l'avenir, impossible qu'on te cite encore à moi comme un modèle de bonne conduite ; à l'avenir, personne ne me donnera tort si je te renvoie, personne ne pourra me blâmer si je te déshérite... Ah ! je suis d'une gaieté, d'une joie... Tiens, embrasse-moi, mon ami !... embrasse-moi, et reçois ma malédiction.

SIR ARTHUR

Votre malédiction ?... Mais je ne comprends plus.

SIR JOHN

Avec tout l'argent dont tu auras besoin pour partir !... et, si tu veux t'expatrier, je ferai un sacrifice !... Viens encore une fois dans mes bras... C'est bien, et, maintenant, que je ne te revoie jamais.

SIR ARTHUR

Je vous obéis, mon oncle ; mais j'espère que vous reviendrez à de meilleurs sentiments.

SIR JOHN

Oui, oui, oui, va, mon ami, va, et compte là-dessus... Adieu !

SIR ARTHUR

Au revoir, mon oncle.

SIR JOHN

Adieu ! adieu ! adieu !

Scène VIII

Sir John, seul.

Ah ! m'en voilà enfin débarrassé d'une façon honorable. Dieu merci, il y a assez longtemps que j'attendais cela... Enfin je respire... Ah ! voyons, maintenant, ce que me dit Sa Majesté... (Se

retournant vers la porte.) Hein ! j'ai cru qu'il rentrait. « Mon cousin, j'apprends à l'instant la mort de lord Dudley... C'est vous que je charge de poursuivre le meurtrier ; partez donc, aussitôt la présente reçue, pour venir prendre mes ordres. » Très-bien ! de mieux en mieux !... Ah ! mon ami Halifax ! à nous deux maintenant ! je vous tiens pieds et poings liés ; nous verrons comment vous vous tirerez de là, monsieur le drôle !... Le voici !

Scène IX

Sir John, Halifax.

SIR JOHN

Eh bien, c'est donc fini, mon enfant ?

HALIFAX

Oui, monseigneur. Mais qu'êtes-vous donc devenu ? Je vous cherchais de tous côtés, et j'étais si inquiet, que j'ai quitté la noce.

SIR JOHN

Merci ; je suis bien sensible à ton attention, mais j'étais retenu ici... par un message du roi.

HALIFAX

Ah ! Sa Majesté vous écrit ?...

SIR JOHN

Oui, elle m'ordonne de partir à l'instant même pour Londres.

HALIFAX

Il faut obéir, monseigneur, et à l'instant même. Peste ! quand Sa Majesté ordonne, il serait dangereux de la faire attendre.

SIR JOHN

Ainsi, je pars dans dix minutes.

HALIFAX

Dans dix minutes ?

SIR JOHN

Oui, j'ai donné l'ordre de mettre les chevaux à la voiture.

HALIFAX

Bon voyage, monseigneur !

HALIFAX

SIR JOHN

Comment, bon voyage ?

HALIFAX

Sans doute, je dis : « Bon voyage, monseigneur ! »

SIR JOHN

Eh bien, je te rends ton compliment alors.

HALIFAX

À moi ?

SIR JOHN

Tu pars aussi !

HALIFAX

Je pars, vous croyez ?

SIR JOHN

Oui, tu pars, j'en suis sûr, et avec ta femme encore.

HALIFAX

Ah ! oui, c'est juste, je l'avais oublié ; je pars avec ma femme... Nous allons à Paris.

SIR JOHN

Non, nous allons à Londres.

HALIFAX

Je crois que vous vous trompez, monseigneur.

SIR JOHN

Non, je ne me trompe pas.

HALIFAX

Si !

SIR JOHN

Non !

HALIFAX

Si fait, je vous donne ma parole d'honneur, monseigneur, que, plus vous allez à Londres, plus nous allons à Paris.

SIR JOHN

Et tu ne changeras pas d'avis ?

HALIFAX

Je n'en changerai pas !

SIR JOHN

C'est ce que nous allons voir. – Tu as connu lord Dudley ?

HALIFAX

Hein !... lord... lord Dudley ?... Non, non, je ne le connais pas.

SIR JOHN

Non ?

HALIFAX

Non, je ne crois pas le connaître, du moins.

SIR JOHN

C'est possible ; toujours est-il que le malheureux Dudley a été assassiné.

HALIFAX

Assassiné ? Mais pas du tout !... il a été tué dans un duel... dans un duel sans témoins, il est vrai, mais dans un duel loyal.

SIR JOHN

Ah ! je croyais que tu ne le connaissais pas ?

HALIFAX

Heu !... on peut ne pas connaître un homme et apprendre sa mort... Un jour, dans une taverne, j'entends dire à quelqu'un : « Lord Dudley est mort hier » ; je réponds : « Tiens, ce pauvre lord Dudley ! » et je ne le connais pas pour ça, moi.

SIR JOHN

C'est encore possible !... Tu crois donc alors qu'il a été tué loyalement ?

HALIFAX

J'en suis persuadé.

SIR JOHN

Eh bien, le roi n'est pas de ton avis.

HALIFAX

Ah ! le roi sait déjà... ?

SIR JOHN

Oh ! mon Dieu, oui !

HALIFAX

Et il n'est pas de mon avis, vous dites ?

HALIFAX

SIR JOHN

Pas le moins du monde.

HALIFAX

Les rois ignorent si souvent la vérité !... Est-ce que la lettre que vous venez de recevoir de Sa Majesté... ?

SIR JOHN

Elle avait justement rapport à cela, tu as mis le doigt dessus.

HALIFAX

Et vous dites que le roi ne croit pas à la loyauté de... ?

SIR JOHN

Tiens, lis toi-même !

HALIFAX

Diable !

SIR JOHN

Lis.

HALIFAX, lisant

« Mon cousin, j'apprends à l'instant la mort de lord Dudley, qui paraît avoir été assassiné dans un duel sans témoins. »

SIR JOHN, lui indiquant du doigt
un passage de la lettre

Et plus bas...

HALIFAX, continuant

« Je tiens beaucoup à ce qu'un exemple soit fait le plus promptement possible en la personne de ce misérable. »

SIR JOHN, répétant

« Le plus promptement possible, en la personne de ce misérable... de ce misérable. »

HALIFAX

Je vois bien, pardieu ! cela y est en toutes lettres.

SIR JOHN

Et signé : « Charles, roi » !

HALIFAX

« Charles, roi » ! Eh bien, qu'allez-vous faire ?

SIR JOHN

Ce que je vais faire, moi ?

HALIFAX

Oui, vous !... Est-ce que vous allez vous mettre à la recherche de ce... de ce misérable ?

SIR JOHN

Ah ! mon Dieu, non !

HALIFAX

C'est très-bien, monseigneur, c'est très-bien... D'ailleurs, peut-être qu'il a déjà quitté l'Angleterre.

SIR JOHN

Non.

HALIFAX

Non ?... Eh bien, il a eu tort... Mais, dans tous les cas, comme il est loin d'ici, vous n'irez pas vous déranger. À quoi bon aller chercher bien loin un pauvre diable ?

SIR JOHN, posant la main sur l'épaule d'Halifax

Quand on l'a sous la main, n'est-ce pas ?

HALIFAX

Hein ?... Qu'est-ce que vous dites ?... Pas de mauvaises plaisanteries, monseigneur.

SIR JOHN

Je ne plaisante jamais !

HALIFAX

Comment ! vous me soupçonnez, moi ?

SIR JOHN

Je ne te soupçonne pas... j'en suis sûr.

HALIFAX

Ah ! vous en êtes sûr ? Comment pouvez-vous en être sûr, puisque lord Dudley s'est battu sans témoins et a été tué sur le coup ?

SIR JOHN

Non, il n'a pas été tué sur le coup.

HALIFAX

Ah ! ah ! il n'a pas été tué sur le coup ? C'est différent, alors... S'il n'a pas été tué sur le coup, ça embrouille beaucoup les choses.

SIR JOHN

Non, ça les éclaircit, au contraire... attendu qu'il a raconté l'affaire comme elle s'était passée.

HALIFAX

Il a raconté l'affaire comme elle s'était passée ?

SIR JOHN

Tu admets bien qu'il savait à quoi s'en tenir, hein ?

HALIFAX

Oui ; mais il ne faut pas trop croire comme cela les gens qui se meurent... Ils ont quelquefois l'esprit fort troublé.

SIR JOHN

Eh bien, tu vas juger par toi-même s'il a dit la vérité. Tiens, lis !

(Il tire la lettre de Dudley.)

HALIFAX

Qu'est-ce que c'est que ça ?... Encore une lettre !... Mais il en pleut donc, des lettres ? (Lisant.) « Mon cher Dumbar, dans un duel sans témoins, j'ai été blessé mortellement par un drôle nommé Halifax, qui m'a passé au travers du corps l'épée qu'il n'avait pas le droit de porter... »

(Ils se regardent.)

SIR JOHN

Et plus bas. (Lisant.) « Je vous supplie de le faire pendre aussitôt qu'il vous tombera sous la main... C'est le dernier vœu de votre ami... »

HALIFAX

C'est d'un bon chrétien, d'un excellent chrétien !... Eh bien, oui, puisqu'il faut l'avouer, c'est moi qui ai tué lord Dudley... Mais je l'ai tué en faisant une bonne action... en sauvant une pauvre femme qu'il voulait déshonorer !

SIR JOHN

Ah ! bah ! tu protèges l'innocence ?... tu défends la vertu ?... Cette histoire est charmante... mais je doute que Sa Majesté s'en contente... Ah çà ! maintenant que tu as lu ces deux lettres, pars-tu toujours pour la France ?

HALIFAX

Non ; j'aimerais mieux y être, je l'avoue... Mais, n'y étant pas, je reste où je suis.

SIR JOHN

Refuses-tu toujours de venir à Londres avec ta femme ?

HALIFAX

Non ; j'aimerais mieux ne pas y aller... Mais, du moment que la chose vous fait plaisir, je vous suis trop dévoué...

SIR JOHN

Eh bien, à la bonne heure, nous devenons enfin raisonnable... Voilà toute la noce qui revient ; annonce à ta femme que nous partons, et, dans dix minutes, à cheval !

HALIFAX

Dans dix minutes ? (À part.) Ah ! mon Dieu, mon Dieu, envoie-moi quelque bonne idée !

Scène X

Les mêmes, Jenny, Anna, Tom Rick, invités.

SIR JOHN

Mais sais-tu qu'elle est fort jolie, ta femme ?

HALIFAX

Oui, oui, elle est charmante.

SIR JOHN

Heureux coquin !

HALIFAX

Vous trouvez, monseigneur ?

JENNY

Ah ! mon ami, j'étais inquiète, je ne savais pas ce que vous étiez devenu.

HALIFAX

Je me suis trouvé un peu indisposé.

JENNY

Oh ! mon Dieu !

SIR JOHN

Mais cela va mieux, tranquillisez-vous.

HALIFAX

HALIFAX

Non, au contraire, cela va plus mal.

JENNY

En effet, mon ami, vous êtes bien pâle !

HALIFAX

N'est-ce pas ?

JENNY

Vous tremblez !

HALIFAX

Oui, je me sens fort mal à mon aise. (Bas, à Jenny.) Évanouis-toi.

JENNY

Comment, que je m'évanouisse ?

HALIFAX, de même

Je te dis que je suis très-malade... Évanouis-toi vite, ou je suis un homme mort.

JENNY, se laissant aller sur un fauteuil

Ah ! mon Dieu !

TOM et ANNA

Elle se trouve mal !

HALIFAX, à ses genoux

Oui, elle se trouve mal... parfaitement mal... (Bas, à Jenny.) Trouve-toi encore plus mal, si c'est possible.

ANNA

Oh ! pauvre Jenny !

HALIFAX

Messieurs, vous le voyez, dans cet état-là, elle ne peut pas aller à Londres... Monseigneur, il y aurait de la cruauté...

TOUS

Oh ! oui, monseigneur, c'est impossible...

SIR JOHN

C'est juste, elle ne peut pas venir à Londres, souffrante comme elle l'est.

HALIFAX, à part

Ah ! je respire ! (Jenny fait un mouvement.) Non, pas encore.

SIR JOHN

Mais tu peux y venir, toi !

HALIFAX

Comment, moi ?

SIR JOHN

Sans doute, tu te portes bien, toi !

HALIFAX

Quitter ma femme quand elle est dans cet état-là ?... Vous auriez la cruauté d'exiger... ?

SIR JOHN, tirant à moitié la lettre du roi

Moi, je n'exige rien... je ne sais pas ce que tu dis... et je ne demande pas mieux que de partir seul...

HALIFAX

Non, non, monseigneur, non, je ne le souffrirai pas. Comment ! au milieu de la nuit ? Non, non, jamais... Mes amis, je vous recommande Jenny : conduisez-la dans sa chambre, elle est encore évanouie pour dix minutes au moins !... Ne la quittez pas.

ANNA

Non, soyez tranquille... Oh ! mon Dieu ! qu'est-ce que tout cela veut dire ?

(Tout le monde sort, excepté sir John et Halifax.)

SIR JOHN

Et vous, monsieur le drôle, monsieur l'homme aux expédients, monsieur le bon mari, vous aurez la bonté d'accompagner ma voiture.

HALIFAX, à part

Bon ! je me sauverai.

SIR JOHN

De l'accompagner en avant, en coureur, à vingt-cinq pas, que je ne perde pas un instant de vue votre chapeau et votre manteau, entendez-vous ? Je veux les voir, ou, sinon, vous savez ce qui vous pend à l'oreille.

HALIFAX

Oui, monseigneur.

SIR JOHN

Maintenant que tout est convenu, je vais donner mes ordres pour le départ. – À vingt-cinq pas, tu m’entends ?

Scène XI

Halifax, Tom Rick.

HALIFAX

Que faire, que devenir, mon Dieu ?... Il me tient dans ses griffes, le vieux Satan !... impossible d’en sortir... S’il ne me voit pas devant sa voiture, il reviendra sur ses pas... et je suis pendu ; tandis que, si je vais à Londres avec lui, il ne me fera pas pendre... mais je serai... (Apercevant Tom.) Dieu ! quelle inspiration !... Tom Rick, mon ami, mon cher Tom Rick !

TOM RICK

Monsieur Halifax ?

HALIFAX

Tu as toujours envie d’aller à Londres, n’est-ce pas ?

TOM RICK

Oh ! Dieu de Dieu, si j’en ai envie ! mais je donnerais je ne sais quoi pour y aller.

HALIFAX

Eh bien, je puis t’en procurer l’agrément.

TOM RICK

Vous, monsieur Halifax ! vous... sans plaisanterie ?

HALIFAX

Oui ; mais il n’y a pas de temps à perdre... Prends ce manteau, prends ce chapeau. (À part.) Il désire ne pas perdre de vue mon chapeau et mon manteau... il sera satisfait. (Haut.) Enfourche le cheval que tu trouveras à la porte. Sais-tu monter à cheval ?

TOM RICK

Pas trop !... mais j’ai beaucoup monté à âne.

HALIFAX

Tu te tiendras au pommeau de la selle d’une main.

TOM RICK

Des deux mains !

HALIFAX

Soit, cela sera plus sûr ; tu ne te retourneras pas.

TOM RICK

Pas une seule fois !... Ah bien, oui ! j'aurai bien autre chose à faire que de me retourner.

HALIFAX

Puis, en arrivant à Londres, tu descendras de cheval, tu viendras ouvrir la portière de milord, et, sois tranquille, il te donnera un bon pourboire.

TOM RICK

Et je verrai Londres ?

HALIFAX

Pardieu ! tu y vas pour cela... Tu as bien compris ?... tu enfourches le cheval, tu te tiens d'une main à la selle...

TOM RICK

Des deux mains... Allez toujours.

HALIFAX

Tu ne retournes pas la tête, tu ouvres la portière, tu reçois ton pourboire, tu as de l'agrément... Maintenant, à cheval !

TOM RICK

À cheval !... Ah ! je vais donc voir Londres !

(Il sort par la porte du fond.)

HALIFAX, le regardant s'éloigner

Va, mon ami, mon cher Tom Rick, va... Et maintenant, attendons que nos amis se soient éloignés... (Il s'approche de la porte.) Je les entends, ils ne peuvent tarder à partir... (Se retournant.) Monseigneur !... S'il me voyait, tout serait perdu !... Eh ! vite, dans ce cabinet.

(Il se cache.)

Scène XII

Sir John, entrant par la porte de côté ; Halifax, caché.

Là ! tout est prêt... Eh bien, où est-il donc, ce drôle-là ? est-ce qu'il aurait eu l'audace... ? (Il regarde par la fenêtre du fond.) Ah ! non, je le vois là-bas, il est déjà à cheval... Très-bien, mon ami ;

à présent, je suis sûr de lui !

(Il sort par la porte du milieu.)

Scène XIII

Halifax, seul.

Il va sur la pointe du pied regarder à son tour à la fenêtre du fond ; on entend le roulement d'une voiture.

Bon ! le voilà parti !... Je serai peut-être pendu demain ; mais, ma foi, j'ai plus d'une fois risqué la corde pour moins que cela.

(Il entre dans la chambre de sa femme.)

ACTE TROISIÈME

Même décoration qu'à l'acte précédent.

Scène première

Jenny, Halifax.

JENNY

Oh ! mon Dieu, mon ami, que dites-vous donc là ?... Partir !

HALIFAX

Partir, oui, ma petite femme, et sans perdre une minute, encore !

JENNY

Oh ! mon Dieu ! quand nous avons à peine passé quelques heures ensemble !

HALIFAX

C'est pour en passer beaucoup d'autres de la même façon.

JENNY

Mais je ne te comprends pas, mon ami.

HALIFAX

Je me comprends, c'est tout ce qu'il faut.

JENNY

Mais que pouvons-nous avoir à craindre, protégés par lord Clarendon ?

HALIFAX

Presque rien ; mais il faut partir.

JENNY

Et quand lord Dumbar, le favori du roi, est plein de bontés pour nous ?

HALIFAX

Certainement, il est plein de bontés pour nous, il en a même trop, de bontés pour nous... et ça finirait mal.

JENNY

Alors, James, comme, avant tout, je dois vous obéir, quoiqu'il soit bien terrible d'obéir à un mari qui a déjà des secrets pour nous le lendemain de ses nocés... je suis prête.

HALIFAX

HALIFAX

Très-bien.

JENNY

Le temps seulement d'embrasser Anna.

HALIFAX

À merveille !... Et moi, pendant ce temps... Ah ! mon Dieu !

JENNY

Eh bien ?

HALIFAX

Le galop d'un cheval.

JENNY, regardant par la fenêtre

C'est Tom qui arrive ventre à terre... Ah ! mon Dieu ! pauvre Tom !

HALIFAX

Quoi ?

JENNY

Le cheval s'est arrêté court à la porte de l'auberge.

HALIFAX

Et le cavalier a continué son chemin... Ce n'est rien.

TOM RICK, criant en dehors

Oh ! la la ! oh ! la la !

HALIFAX

Seulement, si Tom arrive, monseigneur doit le suivre... Pourquoi ne sommes-nous pas partis hier au soir !... Nous aurions couru toute la nuit, et nous serions loin maintenant.

JENNY

Oh ! mon Dieu ! voilà que cela te reprend !

HALIFAX

Ça ne m'avait jamais quitté.

TOM RICK, criant dans l'escalier

Oh ! la la ! oh ! la la !

Scène II

Sir Arthur, Halifax, Jenny, puis Tom Rick.

SIR ARTHUR, entrant

Qu'y a-t-il donc ?

HALIFAX

Ah ! c'est vous ? Très-bien !... Bonjour, monsieur Arthur...
Nous nous en allons... Jenny, embrasse ta sœur, et partons.

SIR ARTHUR

Qu'est-ce que cela signifie ?

HALIFAX

Jenny vous contera la chose ; moi, je vais faire quelques préparatifs de départ.

TOM RICK, entrant roide comme un manche à balai

Ah ! c'est vous, monsieur Halifax... Merci, ah ! merci... Je vous en fais mon compliment, il a été joli, votre pourboire, et, une autre fois, quand vous n'aurez que des cadeaux pareils à faire à vos amis, vous pourrez bien les garder pour vous... Tenez, le voilà, votre chapeau ; tenez, le voilà, votre manteau.

(Halifax sort.)

SIR ARTHUR

Que t'est-il donc arrivé, mon pauvre Tom ?

JENNY

Oui, voyons, assieds-toi, et conte-nous cela.

TOM RICK

M'asseoir ?... Si je puis m'asseoir dans trois semaines, je serai très-content !

JENNY

Mais qu'as-tu donc ?

TOM RICK

Ce que j'ai ?... J'ai que votre mari s'est conduit vis-à-vis de moi d'une façon... Oh !... allons donc !...

JENNY

Comment mon mari est-il cause... ?

TOM RICK

Comment il est cause, le surnois ?... Il vient à moi hier d'un air aimable, me dire : « Tom, mon cher Tom, tu as envie d'aller à Londres, n'est-ce pas ?... » Vous savez, c'était mon tic, je voulais aller à Londres... je voulais voir Londres, moi !

SIR ARTHUR

Eh bien, tu y as été et tu l'as vu...

TOM RICK

Oh ! oui, et agréablement encore, je peux m'en flatter !... Je lui réponds : « Oh ! oui !... oh ! oui... oh ! oui, monsieur Halifax !... » Eh bien, dit-il, prends mon chapeau et mon manteau, monte sur mon cheval, cours devant la voiture de sir John Dumbar, et, en arrivant, tu auras un bon pourboire, et tu verras Londres... » Je mets son chapeau, qui m'allait horriblement mal ; je mets son manteau, qui m'était une fois trop long ; je monte sur son cheval, qui était une fois trop dur ; je pars d'un galop enragé... Quatre heures après, nous étions à Londres... Je fais un effort, je descends de cheval, je prends mon chapeau à la main, et j'ouvre la portière avec la figure la plus agréable que je puisse prendre... comme cela, tenez...

JENNY

Eh bien ?

TOM RICK

Eh bien, il paraît que sir John n'aime pas les figures agréables, car à peine eut-il vu la mienne à la lueur des lanternes de sa voiture, qu'il m'allongea le plus vigoureux soufflet !... Écoutez, j'en ai bien reçu, mais jamais, au grand jamais, un de la force de celui-là... V'là d'abord pour mon pourboire, bon !

SIR ARTHUR

Oh ! mon pauvre Tom !

TOM RICK

Puis milord ajoute : « Conduisez ce drôle-là dans la mansarde, tandis que je vais chercher, chez le chancelier, un ordre pour faire pendre un autre drôle. »

JENNY

Oh ! mon Dieu !

TOM RICK

Oui, oui, c'est comme cela... Ça vous fait de la peine, à vous ?... Je le crois pardieu bien ! à qui ça n'en ferait-il pas ?... Mais attendez encore, ce n'est pas tout... Je monte dans ma mansarde et je me dis : « Au moins, de ma fenêtre, je verrai Londres... » Il faisait un clair de lune magnifique !

SIR ARTHUR

C'était une consolation.

JENNY

Eh bien ?

TOM RICK

Eh bien, ma fenêtre donnait sur une cour, avec un grand mur devant... Un quart d'heure après, pendant que je regardais mon mur, on remonte et l'on me dit : « Allons, allons, il faut repartir !... – À cheval ? » que je m'écrie. Je commençais à en avoir déjà assez, de cet animal... « Sans doute, à cheval », qu'on me répond. Il n'y avait pas à raisonner ; je remonte sur mon quadrupède... quand je dis mon quadrupède, c'en était un autre quatre fois plus dur que le premier ! Sir John était déjà dans sa voiture ; il me crie : « En avant, drôle, en avant !... » Je repars au galop... Aux trois quarts du chemin, mon cheval s'emporte ; je crie pour le retenir ; plus je crie, plus il court !... Enfin, je croyais qu'il allait m'emporter comme cela au bout du monde, quand, en passant devant l'auberge, il s'arrête tout court ; il paraît qu'il a l'habitude de loger ici... Moi qui n'étais pas prévenu, je saute par-dessus ses oreilles ; vous comprenez, c'était mon chemin ; c'est alors que vous m'avez entendu crier : « Oh ! la la ! »

JENNY

Mon pauvre Tom !

TOM RICK

Oh ! oui, votre pauvre Tom, il peut s'en vanter d'être intéressant !... Aussi, qu'il me demande jamais un service, votre

crocodile de mari !

HALIFAX, rentrant

Mon cher Tom, fais-moi un plaisir...

TOM RICK

Un plaisir, à vous ?... Jamais !... jamais !...

JENNY

Mais à moi, Tom ?

TOM RICK

À vous, c'est autre chose !... Jamais non plus... vous êtes sa femme...

HALIFAX

Fais-moi le plaisir d'aller aider le garçon d'écurie à mettre le cheval à la voiture.

JENNY

Entends-tu, Tom ? je t'en prie...

TOM RICK

Oh ! il faut bien que ce soit pour vous... Mais, pour lui, jamais, jamais, jamais !...

(Il sort.)

HALIFAX

Et maintenant, à nous, ma petite femme ; en route !

JENNY

Adieu, monsieur Arthur, adieu, adieu ! Embrassez Anna.

HALIFAX ouvre la porte, et la trouve
gardée par deux sentinelles

Eh bien, qu'est-ce que c'est que cela ?

LE SERGENT, croisant la hallebarde

On ne passe pas !

HALIFAX

Comment, on ne passe pas ?

LE SERGENT

Non.

HALIFAX, montrant Arthur

C'est monsieur qui ne passe pas... Mais moi ?

LE SERGENT

Personne ne passe jusqu'à l'arrivée de sir John Dumbar.

HALIFAX

Oh ! le vieux scélérat !... Quand je te le disais !...

SIR ARTHUR

Mais qu'y a-t-il ?... qu'est-ce que cela signifie ?

HALIFAX

Cela signifie que sir John Dumbar aime ma femme.

JENNY

Mais je ne l'aime pas, moi.

HALIFAX

Ça ne fait rien.

SIR ARTHUR

Mais, sur les terres de Clarendon, il n'osera rien contre Jenny.

HALIFAX

C'est juste ; mais, contre moi, il osera quelque chose.

SIR ARTHUR

Qu'osera-t-il ?

HALIFAX

Il osera me faire pendre.

JENNY

En effet, cela me rappelle que Tom nous a dit que sir John Dumbar ne s'était arrêté à Londres que juste le temps de prendre un ordre pour faire pendre un drôle.

HALIFAX, bas, à Arthur

Le drôle, c'est moi.

SIR ARTHUR

Ah ! mon Dieu !... Comment te tirer de là ?

HALIFAX

Si vous vouliez me le dire, vous me rendriez service.

SIR ARTHUR

Par cette fenêtre...

HALIFAX

Il y a des sentinelles... Toutes ses précautions étaient prises.

(Il tombe sur un fauteuil.)

Scène III

Halifax, sir Arthur, Jenny, sir John.

SIR JOHN

Ah ! voilà mon homme !

JENNY

Oh ! monseigneur...

SIR JOHN

Ma chère enfant, voulez-vous me faire le plaisir de me laisser causer cinq minutes avec votre mari ?

JENNY, à Halifax

Est-ce que je dois... ?

HALIFAX

Oui ; nous avons une affaire à démêler ensemble.

(Jenny sort.)

SIR ARTHUR

Mais, mon oncle...

SIR JOHN

Ah ! vous voilà encore, monsieur ! Votre affaire est faite... J'ai vu le roi... je lui ai parlé de votre mariage, et, comme il pense que votre belle villageoise vous a inspiré le goût des champs, il vous défend de rentrer à Londres. Allez.

SIR ARTHUR

J'obéirai au roi, mon oncle.

SIR JOHN

C'est bien... c'est très-bien. Allez, et que je ne vous revoie plus.

Scène IV

Sir John, Halifax.

SIR JOHN

Eh bien, mon pauvre garçon, nous nous sommes donc laissé prendre ?...

HALIFAX

Ah ! monseigneur, vous devez bien m'en vouloir.

SIR JOHN

Moi ? Pas du tout !

HALIFAX

Je conçois votre colère contre moi.

SIR JOHN

Je ne sais pas ce que tu veux dire.

HALIFAX

Votre vengeance est bien légitime.

SIR JOHN

Oui ; mais, moi, je suis bon prince... je te pardonne.

HALIFAX

Comment, sans plaisanterie... vous me pardonnez ?...

SIR JOHN

Oh ! mon Dieu, oui... et, si cela peut te consoler à ton dernier moment...

HALIFAX

Comment, à mon dernier moment ?... Mais je croyais que vous me disiez...

SIR JOHN

Que je te pardonnais ?... Oui... moi... personnellement... Mais reste le roi.

HALIFAX

Et le roi ?...

SIR JOHN

Ne te pardonne pas, lui... Au contraire !

HALIFAX

Je comprends... Il sait que c'est moi qui ai tué lord Dudley.

SIR JOHN

Je ne le lui ai pas dit, espérant toujours trouver un moyen de te sauver, tant tu m'intéresses, mon pauvre ami...

HALIFAX

Oui, j'entends : il y a un moyen...

SIR JOHN

Le roi m'a dit : « Sir John Dumbar, il me faut l'homme qui a tué Dudley... »

HALIFAX

HALIFAX

Oui, il le lui faut... Je comprends, je lui suis nécessaire.

SIR JOHN

C'est une idée qu'il a, ce bon, cet excellent roi... « Sir John Dumbar », a-t-il continué...

HALIFAX

Ce bon, cet excellent roi... toujours ?

SIR JOHN

Oui... « Sir John Dumbar, c'est vous que je charge donc de le découvrir... et, si vous ne le découvrez pas, ne vous représentez jamais devant moi... » Or, tu comprends, j'aime trop le roi, je suis trop dévoué à mon souverain pour me priver à tout jamais de revoir son gracieux visage... Alors, je suis parti, en disant que je croyais savoir où était le meurtrier, et que j'espérais revenir bientôt avec lui. Maintenant, tu vois la position... tu es un homme d'esprit...

HALIFAX

Monseigneur est trop bon !

SIR JOHN

Un homme de ressources...

HALIFAX

Monseigneur me flatte.

SIR JOHN

Tire-toi de là comme tu pourras.

HALIFAX

La chose me paraît bien désespérée, et, à moins que monseigneur ne consente à m'aider un peu...

SIR JOHN

Attends... (Il appelle.) Sergent !...

(Le sergent ouvre la porte.)

LE SERGENT

Monseigneur ?...

SIR JOHN

Vous voyez bien monsieur ?

LE SERGENT

Parfaitement.

SIR JOHN

S'il cherche à se sauver par la porte, s'il cherche à s'échapper par la fenêtre, s'il cherche enfin à fuir de quelque manière que ce soit, faites feu sur lui !... Vous me répondez de lui sur votre tête.

LE SERGENT

Oui, monseigneur.

(Il referme la porte.)

SIR JOHN

Voilà tout ce que je puis faire pour toi.

HALIFAX

Eh bien, mille remerciements ; c'est toujours cela.

SIR JOHN

Et maintenant, comme je ne suis pas un Turc, et que je me mets à ta place, mon pauvre garçon, je te donne une demi-heure pour faire tes adieux à ta femme et à tes amis.

HALIFAX

Et après ?

SIR JOHN

Et après, je t'emmène... non pas devant moi, non pas derrière moi... mais avec moi... dans ma voiture !...

HALIFAX

C'est bien de l'honneur que vous me faites, monseigneur... Et... et, sans être trop curieux, où m'emmenez-vous comme cela ?

SIR JOHN

Oh ! mon Dieu, à Londres... Le roi veut un exemple... et, tu comprends, si l'on te pendait dans un petit village comme celui-ci, l'exemple serait perdu...

HALIFAX

C'est juste... c'est parfaitement juste.

SIR JOHN

Il va sans dire que tu pourras répéter là-bas cette charmante histoire que tu m'as faite... Tu sais, cette bonne action... cette pauvre jeune fille qui appelait au secours... Seulement, je te pré-

viens que, si tu n'as pas plus de preuves à donner à tes juges que tu n'en as eu à me donner, à moi, cette histoire, tout ingénieuse qu'elle est, pourra bien n'avoir pas plus de succès la seconde fois que la première.

HALIFAX

C'est cependant la vérité.

SIR JOHN

Eh bien, mon garçon, tu la diras, la vérité... En attendant (tirant sa montre), tu as une demi-heure... tu le sais... Il est neuf heures et demie ; à dix heures, nous partons.

HALIFAX

J'ai une demi-heure ?

SIR JOHN

Une demi-heure.

HALIFAX, tirant sa montre

Permettez que je compare... Il y a des montres qui avancent d'un moment à l'autre.

SIR JOHN

Oui, plaisante, mon gaillard, plaisante...

(Il sort.)

Scène V

Halifax, seul.

Je ne plaisante pas du tout, parole d'honneur... au contraire !... Allons, Halifax, mon ami... voilà le grand moment arrivé... Tu t'attendais bien qu'un jour ou l'autre, cela finirait ainsi... Seulement, tu ne croyais pas que ce serait si tôt... Allons donc !... qu'est-ce que c'est que cela, Halifax ? Je crois, Dieu me pardonne, que tu as peur... Non, non... ce n'est pas de la peur... Il y a huit jours, je n'avais pas une jolie petite femme qui m'aimait... Pauvre Jenny ! c'était bien la peine de me retrouver... pour devenir veuve, après un jour de noce... quand nous pouvions être si heureux ensemble !... Allons, allons, il ne faut pas penser à tout cela... Supposons que c'est un rêve... un charmant rêve, ma foi !...

Mais, surtout, laissons-lui ignorer la vérité !... Elle la saura toujours assez tôt... Pauvre petite ! Ah ! la voilà !

Scène VI
Jenny, Halifax.

JENNY

Eh bien, mon ami ?

HALIFAX

Eh bien, ma chère petite femme, depuis que j'ai quitté le village de Stannington, il s'est passé bien des choses... J'ai eu une jeunesse orageuse... très-orageuse, même... Il y a beaucoup d'événements que j'avais oubliés... Mais il y a des gens qui ont eu meilleure mémoire que moi... de sorte que, dans ce moment-ci, on m'attend à Londres...

JENNY

On t'attend ?... et pour quoi faire ?

HALIFAX

Ah ! voilà.... voilà ce que je ne sais pas précisément... Cependant, comme tu comprends bien, je devine que ce n'est pas pour m'y porter en triomphe... Je vais probablement avoir un procès.

JENNY

Long ?...

HALIFAX

Je l'espère... Or, comme, selon toute probabilité, le procès sera assaisonné d'un peu de prison... de beaucoup de prison, même, tu comprends que, pendant ce temps-là, je ne me soucie point de te laisser exposée aux aimables galanteries de monseigneur.

JENNY

Oh ! comment peux-tu craindre... ?

HALIFAX

Je crains tout... Je désire donc que tu quittes l'Angleterre.

JENNY

Et où irai-je, mon Dieu ?

HALIFAX

HALIFAX

Tu iras en France.

JENNY

Et, là, je t'attendrai ?

HALIFAX

Oui, tu m'attendras... Je vais te donner une lettre pour la pauvre chère femme qui m'a élevé... Tu lui diras que j'ai été toute ma vie un assez mauvais garnement, attendu qu'elle m'a prodigieusement gâté, cette bonne Gertrude, et que j'ai admirablement profité de la détestable éducation qu'elle m'a donnée... Dis-lui que cette éducation m'a mené loin... et va peut-être me conduire assez haut !... Si l'on ne me retient pas à Londres... et il faudra qu'on m'y retienne bien fort pour que j'y reste... j'irai te rejoindre... Cependant, si tu ne me voyais pas de quelque temps, ne sois pas inquiète... Si tu ne me revoyais pas de longtemps, prends patience. Enfin, si tu ne me revoyais pas de très-longtemps, de... jamais, par exemple... eh bien, ne te désole pas trop.

JENNY

Ah !...

HALIFAX

Pense seulement quelquefois à ton ami d'enfance, à ce bon James, à ton mari, ce pauvre Halifax, que tu avais déjà plus d'à moitié corrigé, et que tu aurais fini par rendre honnête homme tout à fait... si le bon Dieu t'en avait donné le temps. Allons, allons, ne pleure pas ; cela ne sert à rien, qu'à m'attendrir moi-même... et voilà... tiens... Oh ! mais c'est bête comme tout, cela ; je n'y verrai plus pour écrire.

JENNY

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

HALIFAX

Et tu comprends, il y a des circonstances où l'on a besoin de tout son sang-froid. Ainsi, c'est convenu, aussitôt que je serai parti pour Londres, tu pars pour la France, sans même attendre de mes nouvelles, cela te retarderait trop. Tu vas trouver Gertrude,

et, comme tu n'as pas beaucoup d'argent, qu'elle n'en a guère, et que, moi, je n'en ai pas du tout, prends ces bijoux, qui, si je ne me trompe, doivent valoir pas mal de guinées.

JENNY

Qu'est-ce que c'est ?

HALIFAX

Un collier ; tu peux le vendre, il est bien à nous ; je le paye assez cher pour cela... Ainsi, n'aie pas de scrupules ; tu peux dire qu'il est à toi, bien à toi !... Quant à moi...

JENNY

Tu sors ? où vas-tu ?

HALIFAX

Je vais écrire ta lettre pour Gertrude ; il n'y a ici ni plume, ni encre, ni papier... D'ailleurs, ma pauvre petite... là, vraiment, j'ai besoin d'être un instant seul... un instant, puis je reviens. (À part, et tirant sa montre.) Je n'ai plus qu'un quart d'heure. (Haut.) Au revoir, donc... Embrasse-moi encore une fois... C'est peut-être la dernière. Allons, allons, du courage ; attends-moi.

(Il entre dans la chambre à gauche.)

Scène VII

Jenny, seule.

Du courage !... Oui, oui, j'en aurai, je tâcherai d'en avoir... Mais il ne m'avoue pas tout, j'en suis sûre. Le danger qui le menace est plus grand qu'il ne dit... Ah ! non, je n'irai pas en France, je le suivrai à Londres. (Ici, sir John entre.) Et, si l'argent me manque, je vendrai ce collier comme il me l'a dit.

(Elle ouvre l'écrin et regarde le collier.)

Scène VIII

Sir John, Jenny.

SIR JOHN, au fond

Elle est seule... Que fait-elle donc ?... (Il s'approche doucement, et, en regardant par-dessus l'épaule de Jenny, il aperçoit le collier.) Hein ?... qu'ai-je vu ?...

JENNY, se retournant, et cachant le collier
 Quelqu'un ! Monseigneur...

SIR JOHN, cherchant à voir le collier,
 qu'elle tient caché

Comment ! petite, est-ce que je te fais peur ?

JENNY

Oui, monseigneur ; car c'est vous qui perdez mon mari, vous qui nous séparez... et je vous aimais pour notre mariage que vous aviez fait, je vous bénissais pour le bonheur de ma vie, que je croyais vous devoir.

SIR JOHN

Allons, allons, calme-toi ; que de regrets pour un mauvais sujet que tu ne connais que depuis deux jours, que tu n'aimes pas, que tu ne peux pas aimer !

JENNY

Vous vous trompez, il y a longtemps que nous nous connaissons, il y a longtemps que je l'aime, car nous sommes du même pays ; il est né comme moi au village de Stannington.

SIR JOHN, étonné

Stannington !... tu es née à Stannington ?

JENNY

C'est là que James m'a souvent défendue, protégée, pauvre orpheline que j'étais...

SIR JOHN

Orpheline !... née à Stannington !... et j'ai cru reconnaître !... Mon enfant, ce collier, je veux voir ce collier...

JENNY

Mais, monseigneur...

SIR JOHN

Je veux le voir, te dis-je ; il le faut.

JENNY

Le voici.

SIR JOHN

Ah !

JENNY

Monseigneur, il est à moi, il est bien à moi.

SIR JOHN

À toi ?... (Halifax entre.) Halifax ! (À Jenny.) Va, mon enfant, laisse-nous. Je te rendrai ce collier ; mais, maintenant, il faut que je cause avec... avec ton mari.

HALIFAX, les regardant

Qu'a-t-il donc, le digne gentilhomme ?

(Il conduit Jenny jusqu'à la porte.)

Scène IX

Halifax, sir John.

SIR JOHN, à part, redescendant vivement la scène

Oh ! il faut qu'il parte... il le faut à tout prix ! (À Halifax.)
Écoute, veux-tu sauver ta tête ?

HALIFAX

Sauver ma tête ?

SIR JOHN

Si je te ménageais un moyen de fuir ?

HALIFAX

De fuir... moi ?...

SIR JOHN

Écoute...

HALIFAX

Je ne perds pas une parole, monseigneur.

SIR JOHN

Tu quitteras l'Angleterre.

HALIFAX

À l'instant même. Je n'y tiens pas, à l'Angleterre.

SIR JOHN

Tu iras...

HALIFAX

En France ?

SIR JOHN

Non, ce n'est pas assez loin encore.

HALIFAX

HALIFAX

En Espagne ?

SIR JOHN

Plus loin... plus loin encore... En Amérique.

HALIFAX

En Amérique, en Afrique, aux grandes Indes, où vous voudrez.

SIR JOHN

Oui... oui... et, où tu seras, je te ferai passer de l'argent... beaucoup d'argent.

HALIFAX

Ah ! monseigneur !... Eh bien, je commence à croire que je vous avais mal jugé... Et quand partirai-je ?

SIR JOHN

Tout de suite !

HALIFAX

Tout de suite, c'est cela... Et ma femme ?

SIR JOHN

Il est inutile que tu la voies.

HALIFAX

Comment, il est inutile que je la voie ? Est-ce que vous croyez, par hasard, que je partirai sans ma femme ?

SIR JOHN

Certainement... et c'est à cette condition seule...

HALIFAX

Très-bien, et je comprends votre projet. Ah ! c'est noble !... ah ! c'est grand, c'est généreux !... Merci, monseigneur, merci !... Mais je me rappelle vos paroles, monseigneur. Vous m'avez marié parce que vous ne pouviez, disiez-vous, chasser sur les terres de lord Clarendon. Eh bien, c'est moi qui vous le dis, monseigneur, vous ne chasserez pas sur les miennes.

SIR JOHN

Mais tu veux donc, malheureux... ?

HALIFAX

Ah ! faites ce que vous voudrez, monseigneur, cela m'est bien

égal. Est-ce que vous croyez que j'ai peur de la mort, moi ?... Ah ! dans ce cas, vous vous trompez étrangement ! La mort !... eh bien, mais il y a six ans que je joue avec elle, et il y a des jours où, deux ou trois fois, nous nous sommes trouvés en face l'un de l'autre... La mort faire peur à un soldat, à un raffiné, à un duelliste !... Allons donc ! voulez-vous prendre une leçon de courage, monseigneur ? Eh bien, venez me voir mourir !

Scène X

Les mêmes, Jenny, puis Anna, puis Arthur.

JENNY

Mon Dieu !... mon Dieu !... qu'y a-t-il ?

SIR JOHN, s'approchant d'elle

Rien... rien, mon enfant.

HALIFAX

Un instant, monseigneur, je vis encore, ne la touchez pas !

SIR JOHN

Mais je te dis...

HALIFAX

Viens ici, Jenny !... viens, pauvre enfant, viens, pauvre femme qu'on veut faire veuve ou déshonorée.

JENNY

Oh ! mon Dieu ! que me dis-tu ? Monseigneur m'avait laissé espérer, monseigneur m'avait promis...

HALIFAX

Oh ! oui... monseigneur est généreux... monseigneur me propose la vie... il me propose de fuir, mais à une condition, c'est que tu resteras ici, toi !...

JENNY, se rapprochant de lui

Oh ! jamais, jamais je ne quitterai mon mari !

HALIFAX, la serrant sur son cœur

Bien, bien, ma pauvre enfant. Viens là... N'est-ce pas, cela est odieux ?... Mais il avait pensé, cet homme, comprends-tu ? il avait pensé que, pour sauver ma vie, je consentirais à te faire méprisable à tes propres yeux, et qu'abandonnée par moi, alors

tu t'abandonnerais à lui ; il avait pensé que tu consentirais à devenir...

SIR JOHN

Arrête, malheureux ! Puisqu'il faut te le dire, ta femme, c'est ma fille !...

HALIFAX

Votre fille ?

JENNY

Moi, monseigneur, je suis... ?

SIR JOHN

Oui, ma fille, que je cherchais, que je viens de reconnaître à ce collier que j'avais laissé à sa mère ; ma fille, que j'ai perdue en te la donnant, et que je voulais sauver en t'éloignant d'elle.

JENNY

Mais, monseigneur...

HALIFAX

Comment !... ce collier ? Je n'y comprends plus rien. C'est donc toi que j'ai sauvée, il y a huit jours, dans une auberge de Stilton ?

JENNY

Dans une auberge de Stilton, un homme poursuivait une jeune fille qui appelait du secours et qui a perdu son collier.

HALIFAX

Oui, oui, c'est cela. La nuit à onze heures.

JENNY

Mais c'est Anna !

HALIFAX

Silence ! tais-toi, tais-toi... Je comprends tout maintenant, monseigneur. Ah ! vous avez retrouvé votre enfant sans la chercher ? Eh bien, il est bon que vous sachiez comment vous ne l'avez pas retrouvée déshonorée.

SIR JOHN

Déshonorée ? que veux-tu dire ?

HALIFAX

Oh ! mon Dieu, oui ; je vous ai déjà raconté cette histoire et

vous m'en avez demandé la preuve. Eh bien, la preuve, la voici.

SIR JOHN

Comment, cette femme ?...

HALIFAX

Aux cris de laquelle je suis accouru, cette femme qu'un lâche insultait dans une chambre d'auberge...

SIR JOHN

Eh bien ?

HALIFAX

Eh bien, ce lâche, c'était lord Dudley, et cette femme, c'était votre fille.

JENNY

Oh ! oui, monseigneur, oui, c'est la vérité tout entière, je le jure.

HALIFAX

Et maintenant, monseigneur, maintenant, vengez la mort de votre digne ami lord Dudley ; maintenant, faites pendre le sauveur de votre enfant ; vous avez dans votre poche tout ce qu'il faut pour cela : lettre du roi, ordre du chancelier.

SIR JOHN

Oh ! non, non. Tiens, Halifax, mon ami, tiens, les voilà, tous ces papiers. Tiens, déchirés, déchirés !

HALIFAX

En plus petits morceaux, en plus petits morceaux, s'il vous plaît ?... Sauvé ! Ah ! je suis sauvé ! c'est comme si tous les parlements de la terre y avaient passé. À la bonne heure, voilà un bon mouvement. Bravo, monseigneur ! voilà une belle action, et, comme une belle action ne doit jamais rester sans récompense, je vais récompenser votre belle action en vous rendant votre fille.

SIR JOHN

Comment, ma fille ? Mais la voilà, ma fille.

HALIFAX

Non, non pas tout à fait, monseigneur, vous vous trompez : votre fille... (montrant Anna, qui entre), la voici. Venez, miss Anna, et tombez aux genoux de votre père. Et si vous en doutez... (pre-

nant le collier des mains de sir John), mon enfant, reconnaissez-vous ce bijou ?

ANNA

Le collier qui m'a été légué par ma mère au moment de sa mort. Mais vous êtes donc sir George Herbert, monseigneur ?

SIR JOHN

Le nom que je portais dans ma fuite ! Oh ! c'est elle ! c'est bien elle !

HALIFAX

Eh ! oui, c'est bien elle.

SIR JOHN

Viens, mon enfant, viens ! j'aurai du moins une satisfaction, ce sera celle de déshériter monsieur mon neveu. Oui, oui, tu auras toute ma fortune, Anna. Vous entendez, je donne tous mes biens à mon enfant.

HALIFAX

À vos enfants, vous voulez dire.

SIR JOHN

Comment, à mes enfants ?

HALIFAX

Sans doute. Miss Anna est mariée.

SIR JOHN

Mariée ! sans mon consentement ?

HALIFAX

Vous n'étiez pas là... je lui ai donné le mien.

SIR JOHN

Et ce mari ?

HALIFAX, amenant Arthur

Le voici, monseigneur.

SIR JOHN

Mon neveu ! comment ?

SIR ARTHUR

Oui, mon oncle, cette petite paysanne que j'aimais, que j'ai épousée, c'était Anna.

SIR JOHN

Allons, il est écrit que je ne me débarrasserai jamais de ce garçon-là.

HALIFAX

Oh ! mon Dieu, oui, c'est impossible ; vous le renvoyez par la porte, il rentre par la fenêtre ; vous le chassez comme neveu, il revient comme gendre... Et maintenant, monseigneur, bénissez votre fille, qui vous tend les bras... bénissez ma femme, qui a veillé sur elle... bénissez-moi, moi qui vous l'ai rendue, et que Dieu vous bénisse !

DISTRIBUTION

Lord Dudley

Halifax

Arthur

Sir John Dumbar

Tom Rick

Samuel

Sampton

Un facteur

Un sergent

Jenny

Anna

Une femme de chambre

Garçons de taverne, buveurs.

M. Dussert

M. Lafont

M. Cachardy

M. Lepeintre aîné

M. Hyacinthe

M. Dumesnil

M. Renaud

M. Emmanuel

M. Charier

M^{me} Bressant

M^{me} Munier

M^{me} Marie